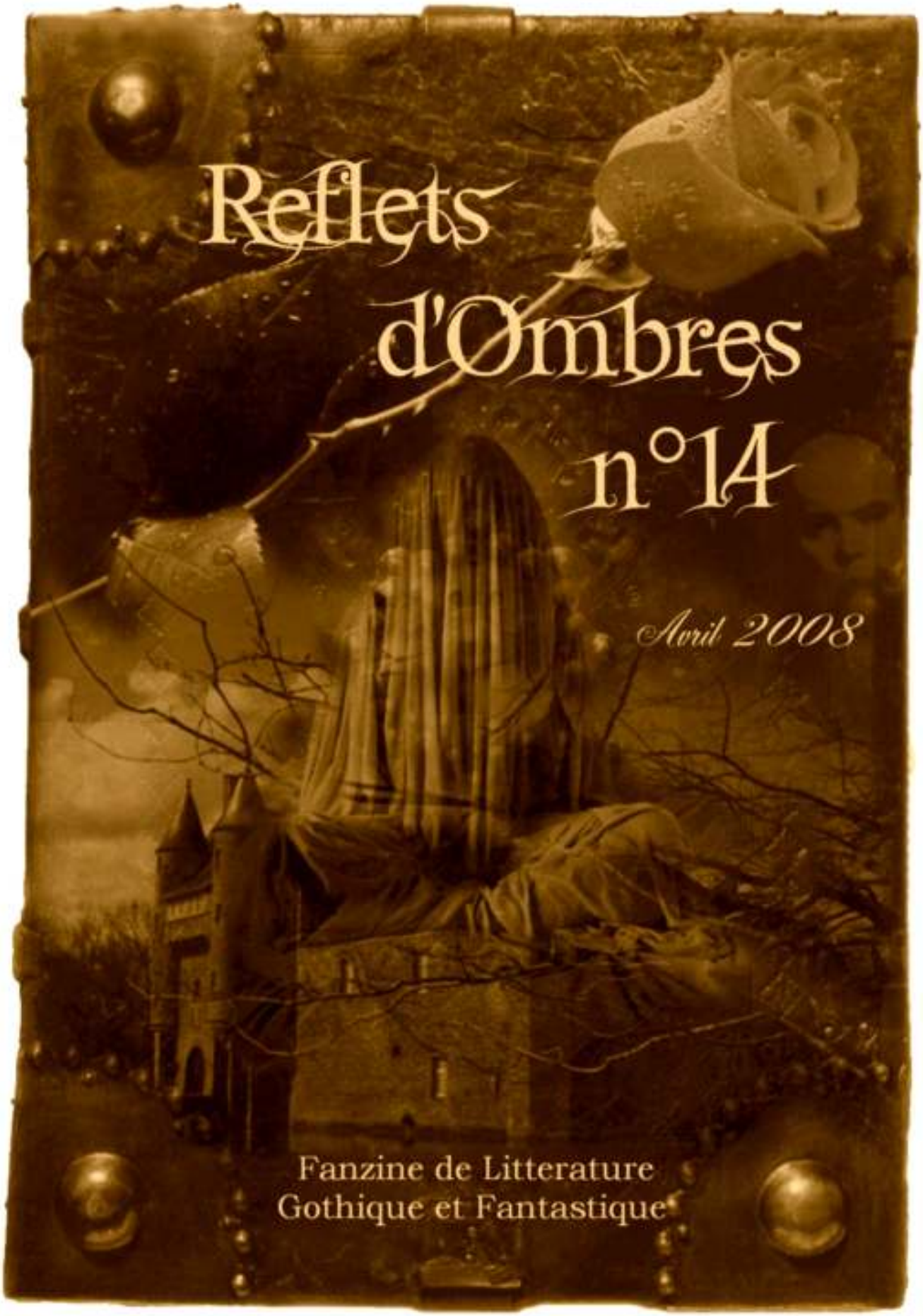

Reflets
d'Ombres
n°14
Avril 2008
Fanzine de Litterature
Gothique et Fantastique

Sommaire

Les Nouvelles

Songe obscur (Ambre) p5
Toc Toc toc (Aurely) p10
Mr smiley (Denis Roditi) p14
Le labyrinthe fantasque (Rachel Gibert) p19
L'ange de la mort, l'ignominie empathique (Nihil Messtavic) p23

Les poèmes

Chimères (Annie Poivesan) p29
Ton parfum flotte encore (Frederic Gerchambeau) p31
Hysteria (Hypnas) p32
La faculté d'espérer (Odéliane) p34
Où le poète (frederic Gerchambeau) p35
Etreinte (Agnes Marot) p37
Lettre à vous (Muriel Roland) p 38
La recluse (Eris) p 42

DOSSIER VERLAINE p43
(Frederic Gerchambeau)

Rédaction, comité de lecture : Anakkyn, Christophe Girard, Gaëlle, Odéliane, Perceval,Patrick Duchez, Elisa dalmasso

Art designer, graphics & maquette conception : Hugues Perrin

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs. Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.

Notre site : http://www.litterature-fantastique.info

Illustrations

*Arianne de Blenniac p 9 & 28

* Michael Brack p18, 33, 36, 41

* Daniel Peron p 13 & 33

* Rachel Gibert p 22

Si la mélancolie est effectivement contagieuse, implacable et sans limite pourquoi ne pas la partager et nous suivre vers des landes inexplorées, dans des châteaux mystérieux d'un autre siècle ou le long des allées d'un cimetière laissé à l'abandon ?

C'est donc dans une ambiance gothique à souhait, semée d'embûches et de secrets bien enfouis que nous vous proposons de vous diriger dans ce labyrinthe fantasque au parcours machiavélique et aux énigmes tortueuses ou bien dans ce fort écossais qui a la fâcheuse réputation d'être hanté. Au cours de ces escapades vous ne manquerez pas bien sûr de rencontrer la grande faucheuse qui est là, bien apparente, pour récupérer les âmes des défunts à moins qu'elle ne soit plus subtile et s'immisce dans les yeux de celui qui ne voit plus et qui pourtant désirerait tant l'atteindre. Vous aurez également le regrettable privilège de croiser la route de Mr Smiley, cet acteur né qui s'apparente davantage à une machine sans âme qu'à un homme pourvu de cœur et d'émotions. Il y aura,sans aucun doute, cette femme enfermée un peu plus chaque jour dans sa solitude ou cette jeune fille scarifiée à la suite d'une rupture amoureuse. Et puis,malheureusement,il y aura ces voix qui sortiront de terre, qui pèseront sur votre conscience et qui ne vous lâcheront plus tant que leurs souhaits romanesques ne seront pas comblés.

Faisons ainsi, le temps d'un voyage initiatique aux confins des ténèbres, de l'obscurité un asile réconfortant où le poète pourra abreuver sa plume dans ses plaies les plus profondes pour en faire resurgir ce qu'il y a de plus beau en lui : toute la beauté d'une inspiration contrariée. Enveloppés d'un suaire ancien, laissez-vous bercer par cette nostalgie langoureuse qui vous rappellera les derniers instants passés en compagnie de votre amour. Tous ces effluves vous donneront encore l'envie et l'espoir de vivre de nouvelles conquêtes, de livrer de nouveaux combats à moins que l'espoir ne devienne qu'un goût amer dans votre bouche, une source de déception qui ne saurait tarir et que vous chercherez à tout prix à anéantir.

Au son des violons, entre rime sage et emportement virulent, vous redécouvrirez un de nos plus célèbres poètes français qui fit de l'indécision l'un des thèmes majeurs de sa vie et dont les poèmes Saturniens nous sont restés sur le bord des lèvres.
Mais tout au fond d'un passage tapissé de toiles d'araignées et autres surprises mortuaires, vous découvrirez par une porte dérobée que derrière les apparences peuvent se cacher d'autres trésors plus purs encore que l'innocence retrouvée, à moins bien sûr que ce ne soit encore un piège de plus ?…

Odéliane.

Songe Obscur (Ambre)

Le froid. C'était ce qui m'avait réveillée. Ça et les bras glacés qui entouraient mon corps. Des bras fantomatiques, issus d'un ailleurs sombre et inconnu. Froids comme une morsure, froids comme la mort, froids comme l'éternel.
La sensation était étrange. Etais-je encore en train de rêver ou cet homme me serrait-il vraiment dans ses bras ? Ce visage était-il une création de mon inconscient ou un doux jeune homme était-il en train de se pencher sur mes lèvres pour les effleurer d'une caresse glacée ?
« Je me languis de toi, mon immortelle aimée ».
Le souffle avait atteint mon oreille juste au moment où avait sonné mon horrible réveil, me sortant de ma torpeur étrange, me laissant pantelante dans mes draps défaits.

Le château était immense et la visite promettait d'être prestigieuse. Des milliers de touristes déambulaient dans les allées de ce fort écossais, photographiant à tout va les curiosités. Je suivais mon groupe comme une somnambule, l'esprit bien loin des explications historiques détaillées de notre guide.
Je m'attardais à l'arrière, traînais mes pieds le long des tapis de brocart, laissant mon regard naviguer sur les interminables galeries de portraits.
Soudain, mon cœur manqua un battement, pour ensuite repartir de plus belle à un rythme effréné. Un visage me fixait, déchirant mon âme et noyant mon esprit dans les limbes de la folie.
Là, devant mes yeux ébahis, se tenait le portrait du jeune homme qui m'était apparu en rêve, le jeune homme qui m'avait étreinte de ses bras glacés dans un songe inoubliable.

- Le trentième comte de Windharn était un jeune homme particulièrement séduisant, n'est- ce pas miss ?

D'un bond, je me retournai pour faire face au vieil homme qui venait de parler.

- Comment l'avez vous nommé ?
- Arkady de Humfrey, comte de Windharn. Il vivait il y a plus de deux siècles et le mystère de sa mort reste entier.

Le vieil homme me fixait de son regard d'encre, si profond que j'avais peine à le soutenir. Je reposai mes yeux sur le portrait. Le garçon à la belle allure et au maintien parfait posait devant le paysage d'une falaise surplombant la mer. Le visage peint était

si vivant qu'il me semblait voir le vent battre ses longs cheveux bruns et les embruns venir caresser la peau de sa joue à la barbe naissante.

- A l'aube de ses vingt ans, il disparut tout simplement, et plus jamais personne ne le revit vivant ou mort.
- Comment une telle chose est-elle possible ?
- Cela personne ne le sut jamais. Ses parents, fous de douleur, firent bâtir un somptueux tombeau de pierre pour honorer sa mémoire et se recueillir. Mais allez savoir ce qu'il advint de l'âme de ce garçon.
- Où se situe ce tombeau ?

La réponse ne venant pas, je me retournai pour faire face au vieil érudit, détournant à regret mon regard du portrait. La salle était entièrement vide, toutes les portes étaient fermées et aucun bruit n'était audible autour de moi.
Avais-je une fois de plus rêvé tout cela ou ma raison me jouait-elle des tours ?
« Je me languis de toi »
Le souffle de ces paroles avait fait voleter les cheveux de ma nuque, me terrifiant tout autant qu'il m'avait émoustillée. Le sang me monta aux joues, je me sentais soudain honteuse de réagir de la sorte devant les élucubrations de mon esprit au sujet d'une simple peinture.
Je décidai de quitter les lieux pour rejoindre la visite guidée. Jetant un dernier coup d'œil au portrait, je vis des larmes de sang couler le long des joues du jeune homme.

Interminable, telle avait été la journée. La visite du château avait duré une bonne partie de l'après-midi. La soirée nous avait vus parcourir les jardins en tous sens. Nos dernières minutes de temps libre nous permettaient d'effectuer notre propre escapade dans les lieux.
La crypte. C'était l'endroit qui m'avait irrémédiablement attirée. Zigzaguant entre les tombeaux monumentaux, je recherchai celui de mon fantôme rêvé.
« Seul, seul dans le froid »
Un sifflement dans mes oreilles.
« Une tendre aimée pour me réchauffer »
Les murmures s'étaient changés en pleurs.
Et, enfin, je le trouvai. Le tombeau vide.
Cachée dans l'ombre, sa masse imposante se laissait à peine deviner. L'angelot qui surplombait l'édifice avait noirci avec le temps, offrant l'image d'une sombre créature aux ailes noires. Le nom sur la pierre se devinait plus qu'il ne se le lisait.
Je le susurrai lentement et un frisson me remonta le long du dos, puissant et épais comme le contact d'une main de marbre. Mes doigts frôlèrent les lettres et elles semblèrent brûler ma peau d'un froid venu de l'abîme du néant.
La pierre m'appelait, me poussait à la toucher, à prolonger encore et toujours cet incroyable contact. Plus mes doigts se glaçaient, plus des frémissements me parcouraient les membres, à mi-chemin entre la douleur et le désir. Je serrai les dents pour ne pas gémir, pour ne pas attirer l'attention et pour que cette étrange extase ne s'achève jamais.
Je m'agenouillai, appuyant l'entièreté de mon buste contre le tombeau de pierre. Le courant se renforça, la sensation de vertige s'amplifia et je sentis mon âme s'envoler hors de mon enveloppe charnelle dans un ultime hurlement muet.

Il était si beau. Mon regard ne pouvait quitter son visage au-dessus de moi. Ses cheveux se balançaient au rythme de nos étreintes. Il me semblait que je m'éveillais d'un long sommeil, que mes yeux étaient encore libérés du brouillard des limbes.
« Tu me manquais tellement, je t'ai cherchée à travers les siècles pour te retrouver »
Sa voix était douce et suave, comme je l'imaginais.
Lentement, je pris conscience de mon corps. J'étais allongée sur quelque chose de souple, flottant dans un air épais et lourd. Sur moi, reposait le corps de cet homme, l'homme du tableau. Amoureusement, il me caressait de ses mains fines, explorant délicieusement l'étendue de ma peau. Son regard éprouvait plus de tendresse que je n'en avais jamais vu chez personne. Son nom fusa dans mon esprit :

- Arkady.

Un sourire illumina son visage. Je ne voyais que lui et ses immenses yeux verts qui m'enveloppaient d'une somptueuse aura bienveillante.
Mon corps se mit à bouger au rythme de ses caresses, mes hanches se cambrèrent à l'appel de son désir, mes jambes s'emmêlèrent aux siennes. Enfin, dans un souffle lent et infini, nos âmes se joignirent.

Il me semblait que le temps avait ralenti, que cela faisait des heures que je me languissais dans les bras de ce fantôme d'un autre temps, dans les bras de cet homme qu'il me semblait avoir toujours connu, dans l'étreinte de ce corps qui semblait être fait pour s'accorder au mien.
« Rejoins-moi, mon aimée »
La voix était plus profonde, plus sombre.
« Rejoins-moi ! »

- Helen, vas-tu donc te réveiller !

La main vigoureuse cessa de me secouer quand j'ouvris les yeux. Je me relevai péniblement, les membres engourdis. Tout autour de moi était sombre et froid. La douceur de mon rêve semblait s'être envolée à jamais, m'abandonnant tristement dans le monde des mortels. Devant mes yeux ahuris et embrumés se tenait mon amie qui me grondait du regard.

- Il est très tard et je m'inquiétais de ne pas te voir revenir. Comment as-tu pu t'endormir dans un endroit pareil ?

Elle souleva les épaules dans un geste d'incompréhension, la folie qui m'habitait n'était pas de son ressort. Frissonnante, elle resserra les pans de sa veste autour de son corps avant de se tourner pour s'éloigner de moi.

- Notre chambre a le numéro 23, dépêche-toi de monter avant de te transformer en morceau de glace.

Je me relevai tant bien que mal, les muscles endoloris et l'esprit évaporé. Mes mains époussetèrent machinalement mes vêtements assombris par la poussière du tombeau de pierre. Dans l'obscurité, une étincelle rougeâtre attira mon regard, quelque chose brillait à mon doigt. Sur mon annulaire trônait maintenant une magnifique bague sertie d'un grenat couleur sang.
Autour de moi, dans la crypte froide et sinistre, un long pleur s'éleva...

Ma nuit avait été sans rêve et sans saveur. Le souvenir d'Arkady ne cessait de se promener dans ma tête. A tous moments, il me semblait que je sentais encore sa main se glisser le long des courbes de mon corps, que son souffle caressait encore ma peau, que nos corps se mêlaient dans une divine bacchanale. A présent tout me semblait terne et triste, tout semblait se perdre derrière un voile de noirceur.
L'aube naissant, j'avais quitté mon lit pour retourner visiter le château, à la recherche des traces de mon Arkady. Mes pas me ramenèrent au prestigieux portrait qui siégeait dans la grande salle d'apparat.
Hypnotisée, je restai là des heures, étudiant chaque détail de son personnage, savourant la délicatesse de ses traits. Sa vision apaisa mon âme.

- Seriez-vous amoureuse d'un fantôme, jeune demoiselle ?

Le mystérieux vieillard de la veille se tenait de nouveau au centre de la pièce, son regard blanchi posé sur moi.

- C'est possible…
- Les morts sont souvent exigeants en amour.

Je ne répondis pas à cette réflexion, perdue dans ma contemplation.

- Mais je vois qu'il vous a déjà ensorcelée, cette bague en atteste. Quelle tristesse cela a dû être de le voir jadis disparaître sans que vos âmes se rejoignent après la mort! Mais tout drame a une fin et voici la clef de la rédemption…puisque je suis responsable de sa mort.

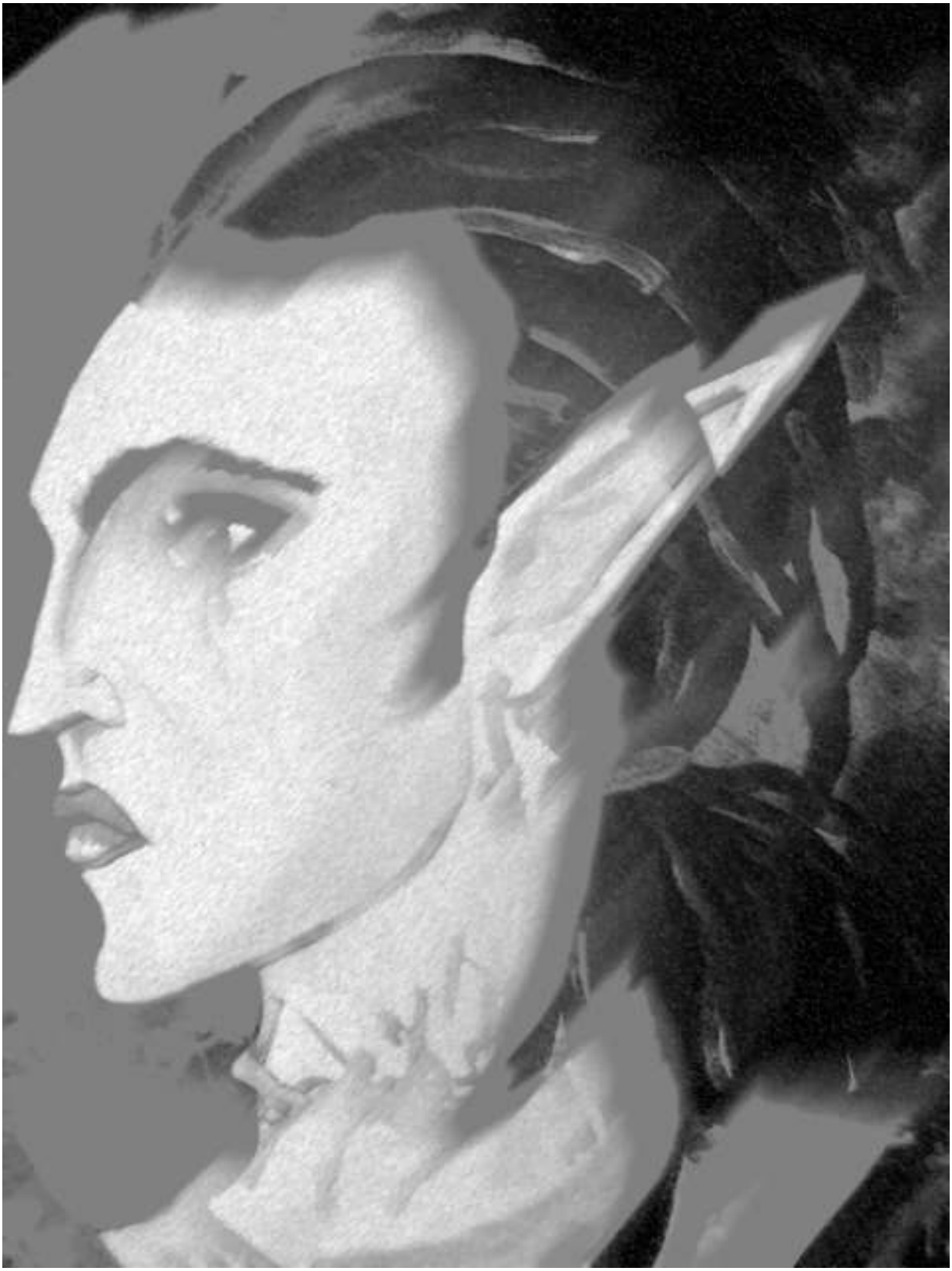
Je me tournai vivement vers lui, une colère grondait dans mon ventre :

- De quoi parlez-vous ?

Une porte claqua sur le coté et, par réflexe, je me retournai dans cette direction. Quand mes yeux revinrent se poser à l'endroit où se tenait le vieil homme, seul subsistait un livre ouvert posé sur le sol.
D'un pas nerveux, je m'avançai pour le saisir en main et l'étudier. Sur les pages étaient gravés un décor et une description succincte d'un prestigieux panorama : la falaise qui se trouvait sur le portrait d'Arkardy.

Le vent fouettait mon visage des embruns de l'océan. Les vagues, plus de vingt mètres sous moi, se fracassaient contre les rocs dans un bruit assourdissant. Les bourrasques faisaient voleter mes cheveux en tous sens, me glaçaient le corps.
Pourtant, j'étais complètement hypnotisée par ce décor, complètement en extase de me tenir à l'endroit même où s'était tenu mon Arkady des années auparavant.
Je fermais les yeux et je sentais son doux regard sur ma peau, ses bras se refermaient autour de moi dans une étreinte fascinante. Mon âme était ailleurs, en contact avec mon aimé, soumise et délicieusement envoûtée par cette présence fantomatique. Le bruit de la mer emplissait mon esprit, grondait dans mes pensées, les lavant de toutes ses attaches futiles.

Un vent plus violent se leva, mon équilibre se perdit dans ces bourrasques et mon corps bascula dans le vide de la falaise. La chute fut vertigineuse, le choc de l'océan fracassant et le silence qui s'en suivit m'apaisa enfin. Mon âme semblait déjà loin et regardait cette enveloppe charnelle s'enfoncer doucement dans l'eau profonde.
Mon corps termina sa longue descente dans les abîmes. Enfin, il toucha le fond, enfin mes courbes se posèrent sur le tapis de pierres et d'algues. Le murmure des vagues fit ondoyer une dernière fois les voiles de ma robe avant de se poser pour l'éternité.
La lueur du jour semblait si loin au-dessus de moi, si loin de mon corps emprisonné dans cet univers sombre et froid.
Ma tête pivota et mes yeux se posèrent sur mes cotés, là où reposaient les ossements blanchis d'un homme dont les orbites vides me regardaient.
« Arkady » murmurai-je dans un ultime soupir, mes poumons s'emplissant d'eau pour la dernière fois.
Mon regard se fit vide, obscur, je n'y voyais plus et les douleurs n'existaient plus. Il me semblait à présent que je flottais dans cet océan, me laissant doucement bercer au gré des courants obscurs.
Une âme brillante et puissante apparut à mes cotés, illuminant tout autour de moi, me soufflant des murmures que je connaissais. Lentement, elle m'entoura de son étreinte chaleureuse et mon cœur la reconnut.
Dans la froideur de l'océan, nos âmes s'unirent enfin à jamais…



Arianne de Blenniac

Toc Toc Toc (Bailleul L.Aurely)

Je frappe à nouveau, par politesse, sachant bien que personne ne me répondra d'entrer. Après m'être glissée sous forme de courant d'air glacial, j'aperçois enfin le corps. Ce n'est encore qu'une enfant. Très jolie à n'en point douter. Elle respire encore mais faiblement et tente de se raccrocher à cette petite étincelle qu'est sa vie. J'aperçois une femme penchée, les yeux baignés de larmes. Elle chuchote tout bas à sa fille d'être forte, de garder espoir. Dans l'au-delà, elle retrouvera son cher père qui les a quittées depuis quelques années déjà. Je continue de m'approcher de ce petit corps frêle. Délicatement, je glisse mon bras squelettique dans son cœur. Est-ce vraiment son heure ? Je cherche une lumière parmi l'obscurité. C'est alors que je la trouve. Faible mais courageuse. Délicate mais rapide. Elle me voit arriver et se met à fuir comme elles le font toutes. Dis adieu à tes proches, douce enfant. Je vais te conduire près de ton paternel. Lentement, elle ferme les yeux et murmure un faible « je t'aime » à l'encontre de sa mère. Son âme s'élève de son corps avec une infinie lenteur. Je tends les bras et la saisis. Je la vois me sourire :

« C'était mon heure ?

- Oui, petite chose.
- Ce n'est pas si dur en fait.
- Non ça ne l'est pas. C'est ce que tout le monde dit ?
- Oui. Mais maintenant je sais que ce ne sont que des rumeurs. »

Elle s'agrippe à moi avant de s'endormir. C'est la première fois que l'un d'eux me parle. Etrangement je ne suis pas surprise mais je prends beaucoup de plaisir à lui répondre. Elle est si jeune. Tant de belles choses elle ne vivra pas !

Toc Toc Toc.

La taverne est silencieuse. Rien ne bouge à l'intérieur. Pas même les volets qui pourtant sont d'habitude balancés par le vent. Tous respectent les défunts. De nouveau, je frappe par politesse. Je me glisse par la fenêtre ouverte et aperçois la victime. C'est un homme assez vieux. La maladie a eu raison de lui. Une femme plus jeune que lui gémit en secret. Elle n'est pas malheureuse, au contraire, elle est comblée. Comblée d'hériter de la taverne et de l'argent qu'elle récupère. Souvenez-vous du coffre caché sous la trappe de leur chambre. Vous vous demandez ce qu'il contient n'est-ce pas ? C'est bien simple, toutes ses économies qui attendent bien sagement qu'une main impure les prenne de leur cachette afin de les dépenser à des fins vicieuses. J'entre la main dans le cœur du vieil homme et découvre de drôles de sensations. Il aimait cette femme infidèle de toute son âme. Il lui aurait bien donné tout l'argent du monde si elle le lui avait demandé. Mais quelquefois les hommes sont injustes et préfèrent causer le mal autour d'eux. Je soulève l'esprit et l'emporte avec moi. Il ouvre les yeux et me regarde longuement :

« Vous ne ressemblez pas à ce que je croyais.

- J'en suis sûre.
- Vous avez l'air plus sage.
- Merci.
- Vous n'êtes pas bavarde n'est-ce pas ?
- Non. A dire vrai on ne m'a jamais parlé.
- Je suis donc le premier homme à bavarder avec la Grande Faucheuse. »

Le trajet de l'au-delà se passe sans aucune autre parole.

Une nuit sombre. Je ne vois que des lanternes au loin, rien d'autre. Mais j'entends des pleurs. Pas un mais une dizaine de pleurs différents. Je presse le pas. Mais est-ce que je marche réellement ? Je ne sais. Je regarde alors autour de moi. Et qu'aperçois-je ? Des tombes. Je suis dans un cimetière, entourée de nombreux défunts.. Quel endroit chaleureux et serein ! Je m'avance vers le petit cercle formé par quelques âmes peinées. Elles souffrent toutes aujourd'hui. Aucune ne voit de profil dans la mort de la vieille femme. Je regarde de plus près le corps. C'est une très vieille dame. Apparemment morte de chagrin depuis la disparition de son fils unique. Je me souviens alors de lui. Un jeune homme admirable, décédé pour s'être sacrifié dans une mine. Un héros, si je peux dire. Quatre vies furent sauvées grâce à son acte de bravoure. La vieille femme pleure encore. Elle me voit la toucher et comprend que je l'emmène à son tour :
« Merci.
- Je ne fais que ma tâche.
- Oui ,mais d'une certaine manière, grâce à vous, je vais revivre près de mon seul enfant.
- J'en suis fort aise.
- Cela vous en fait combien pour aujourd'hui ?
- Quoi donc ?
- D'âmes.
- Trois.
- Tous de mon âge ?
- Non madame. Une enfant d'à peine dix ans.
- Oh ! Mon dieu. Vous n'êtes donc pas humain ?
- Je l'ai été, il y a de cela fort longtemps. Mais c'est une époque dont je ne me souviens plus.
- Et je suppose que vous ne ressentez plus rien ?
- Quelquefois.
- Merci. »

Je m'étonne soudain de sa gratitude : qu'ai-je donc fait pour cela ? Je viens chercher son âme et c'est tout. Je suis la Mort, la Grande Faucheuse. Celle qui vous ôte la vie. Est-ce un remerciement d'avoir répondu à ses questions ? Ou bien parce qu'à son tour elle rejoindra ses proches disparus ?

Toc Toc Toc.

Il est tard, très tard. Le jour pointera bientôt le bout de sa lumière. Il me faut aller plus vite et surtout ne plus perdre de temps en bavardages inutiles. L'âme suivante se trouve dans une belle et grande demeure. Un riche pour sûr. Je me glisse comme à mon habitude et fais connaissance avec l'esprit. C'est un homme narcissique vu les nombreux miroirs sertis de pierres précieuses qui ornent son habitat. Il est allongé dans un grand lit à baldaquin et hurle de tout son être qu'il est plus fort que moi. Mais rien ne peut détruire ce qui n'existe plus. Je reste à ses côtés un moment désireuse d'écouter ce qu'il invective à mon sujet :
« Tu te crois assez forte pour m'emmener ? Tu rêves ! Je suis riche et beau !! Je ne peux pas mourir maintenant ! Je te vaincrai par mon courage et ma ténacité. Tu repartiras bredouille! Je le jure ! »

Je me mets à rire aux éclats. Du moins ai-je l'impression de rire. Comme pour les autres, je plonge ma main osseuse dans son cœur. Son âme est des plus sombres. Je tente de refermer son âme dans mon poing mais j'échoue. J'essaye maintes et maintes fois mais chaque fois elle m'échappe. Que se passe t-il ? C'est la première fois que cela se produit. Me suis-je trompée sur son

heure ? Non c'est impossible. Je suis la Mort. Soudain il se fige et m'observe. Son regard me poursuit dans la pièce. Je heurte sans le vouloir un homme d'âge mûr. Ce dernier se retourne inquiet. Mais ne découvrant personne, il repose ses yeux mesquins sur le souffrant. Je m'empresse de lui prendre son âme avant qu'il ne hurle à tous ce à quoi je ressemble. Je ne sais pas ce qui se passe mais le jeune homme ne résiste plus. Une fois que son esprit est en ma possession je l'entends murmurer :
« Je savais que c'était mon heure. Certains comme moi sont doués pour prédire l'avenir. Et je le suis. Dès mon plus jeune âge j'ai su ce à quoi vous ressembliez. Vous êtes belle mais je veux vous vaincre. Acceptez-vous un duel contre moi ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Je n'ai pas le temps de jouer. D'autres personnes souffrent et attendent que je les sorte de leur douleur.
- Alors vous êtes bienveillante ?
- Je n'ai jamais dit ça ni dit le contraire à qui que ce soit car personne n'est revenu d'entre les morts pour vous le dire.
- Mais c'est une légende tellement courante.
- Quelle légende ?
- Vous et votre froideur. Votre manière de venir nous chercher dans une cérémonie des plus ténébreuses.
- Et bien vous pouvez le constater par vous-même : je n'aime pas ce genre de chose. Ma tâche consiste à venir récupérer vos âmes et c'est tout.
- Acceptez mon duel alors. Si je gagne vous relâchez mon âme. Si je perds vous me gardez.
- Non. Je n'y gagne rien.
- Vous avez peur de perdre c'est ça ?
- Du tout. Maintenant taisez-vous et laissez-moi. »

Pourquoi cherchent-ils tous à communiquer avec moi aujourd'hui ? A ce que je sache, il n'y a aucune révolution ou guerre dans leur monde qui leur fasse craindre la personne que je suis. Suis-je réellement une personne ou juste un squelette sans vie qui ne fait que contribuer à la survie d'une terre dont il est banni ? Plus j'amasse d'âmes plus elles me parlent et m'intriguent. Je sens de plus en plus ce vide au fond de moi se remplir d'une substance étrangère.

Toc Toc Toc.

Il est presque le matin quand j'arrive dans ce magnifique château. Une guerre a eu lieu dans la nuit. Une guerre qui n'a pas tué autant que d'habitude. Je rencontre un couple. Il est roi, elle est reine. Je le sais grâce aux jolies couronnes serties de mille et un rubis qui surmontent leurs têtes. La femme tient, dans ses bras, un bébé d'à peine quelques mois. Il n'est plus qu'un corps froid et livide, dénué de vie. Etrangement je ne veux pas l'emmener avec moi. J'aimerais plutôt le voir grandir auprès de sa famille qui pleure amèrement sa perte. A leurs côtés, sur le sol, je vois un autre corps, mort lui aussi. C'est une femme jeune et très belle. Elle gît dans son propre sang. Tout comme le bébé d'ailleurs. Je la saisis et elle entame aussitôt une discussion des plus animées :
« Je l'aime vous savez. C'est un roi noble. Mais il a préféré ma sœur à moi et lui a donné cet enfant. La jalousie est un bien vilain défaut. J'ai tué le fruit de leur amour par vengeance.
- Vous ne pouvez contrôler vos émotions.
- Mais j'aurais du !! Vous ne pouvez comprendre. Après tout, vous n'avez pas de cœur.
- J'en avais un autrefois.
- Vous voulez dire que vous avez été… humain ?
- Oui.
- Et cela ne vous manque pas de ressentir des émotions ? D'aimer quelqu'un ?
- Je ne crois pas.
- Vous êtes courageuse.

- Non. Je suis juste un squelette qui accomplit sa destinée.
- Et bien. Je suppose que vous ne le serez pas éternellement.
- Je ne sais pas.
- Je vous remplacerai un jour et je dirai à tous la même phrase.
- Laquelle ?
- Que la mort les salue. »

J'ai quand même emmené le bébé avec nous. Car telle est ma destinée. Amener les âmes là où elles doivent se trouver. Car je suis la Mort. La seule et unique.
Toc Toc Toc.
Fin.

Daniel Peron « Intrusion»

Mr Smiley (Denis Roditi)

Autant qu'il s'en souvienne, il avait toujours souri. Enfant, on lui apprenait à charmer ses tantes, ses cousins plus âgés, ses grand-parents ; ce n'était pas difficile. Il s'appelait Oliver, et il suffisait de regarder son visage souriant pour tomber sous le charme. Il était comme ça.

Lors de ses visites à la ferme, ses grand-parents, John et Marie King, pouvaient lui parler pendant des heures. Sa spontanéité, ses innocents traits d'esprit attiraient immédiatement l'affection; converser avec lui était toujours un plaisir. C'était le genre de gosses qui inspiraient une sympathie sans mélange.

Personne –sauf sa mère, peut-être– ne se doutait que le charme qu'il dégageait était le fruit d'un travail consciencieux. Depuis tout petit, Oliver s'appliquait à plaire. En grandissant, il apprit à domestiquer les autres expressions de son visage: la candeur, la joie, le calme, l'amusement, la compassion ; en fait toute la gamme attribuée à un acteur. Il n'avait jamais fait de théâtre, malgré les incitations de ses parents. Ses rôles, il les jouait dans la vie. Nul contexte n'était nécessaire pour lui laisser pleine liberté d'expression. Et il mettait dans son jeu une telle fraîcheur, une telle simplicité qu'il paraissait naturel.

En réalité, il le savait depuis longtemps, le naturel n'existait pas. Comme l'affirmait Oscar Wilde- car Oliver lisait beaucoup- «le naturel est une pose, et la plus agaçante de toutes ». Pourtant, il n'était pas entièrement d'accord avec l'écrivain. Ce simulacre de naturel savamment composé lui facilitait bien la vie. Et personne ne semblait s'en agacer.

Adolescent, il s'appliqua à perfectionner son jeu. Il était doué d'un tel charme qu'il attirait immédiatement les regards −bien qu'il ne fût pas spécialement beau. Il parlait peu, mais quand il prenait la parole tout le monde l'écoutait. Il n'eut aucune petite amie avant d'épouser sa femme à vingt-trois ans. S'engager dans une relation avait toujours représenté une source de frayeur et de doute. De même, il n'entretenait aucune véritable amitié. Il plaisait à tout le monde, mais de manière superficielle. Dès qu'un étudiant, un professeur, un parent, ou qui que ce soit s'attachait trop à lui, il prenait ses distances. Il le faisait sans véritable méchanceté. Simplement, il refusait de se découvrir. Il ne voulait pas qu'on le connaisse mieux.

Cette obstination de ne jamais approfondir de relation lui causa des ennuis. On finit par le prendre pour un être froid, n'affichant qu'une façade, un reflet factice de lui-même. Certains déduisirent même qu'il était prétentieux. Or, il n'était gouverné que par l'humilité et le respect des autres: pourquoi certaines personnes −d'habitude si promptes à venir lui parler− s'éloignaient-elles subitement de lui ? Personne ne lui en expliquait la raison. On se contentait de se détourner, de ne pas répondre à certaines de ses questions ou de ses remarques. Parfois même, on faisait comme s'il n'était pas là.

Il en concevait beaucoup de chagrin. Il était désolé qu'on ne le comprenne pas. Après tout, tout le monde avait ses lubies. Certains portaient un soin maniaque à leur personne, d'autres affichaient un masque d'arrogance, beaucoup se lançaient dans des modes vestimentaires douteuses. Aucune d'elles, cependant, ne vous condamnait à l'ostracisme. Pourquoi, lui ,était-il accompagné d'une telle malédiction ?

Seules les relations qu'il entretenait avec ses parents −contrairement à la majorité des jeunes de son âge− demeuraient intactes et saines ; de même avec ses parents plus lointains. Bien qu'enfant unique, il n'aurait eu aucun mal à s'entendre avec un frère ou une sœur. Tout ce qui restait dans le cercle de la famille lui était familier, aisé, confortable. Sa mère s'évertuait à le convaincre que le monde extérieur n'était pas une menace; il suffisait d'utiliser son charme à bon escient.

Hormis plaire, il se rendit cependant vite compte qu'il n'avait aucun autre intérêt dans la vie. C'était un sort communément partagé, mais ce constat n'atténuait en rien sa frustration. Pourquoi ne s'intéressait-il à rien ?

Doué d'une intelligence légèrement supérieure à la moyenne, il ne rencontra aucune difficulté lors de ses études. A l'école, il se retrouvait régulièrement parmi les premiers de classe. Au collège, il restait dans la moyenne. Ce n'est qu'à l'université, où il jouissait de plus d'autonomie, qu'il éprouva ses premières difficultés. Il omettait de rendre des travaux à temps, bâclait certains séminaires,ne se rendait pas à certains cours. Ce dilettantisme rendait soucieux ses parents et ses professeurs. C'était un garçon si attentif et intelligent −qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ?

Il se forçait pourtant à travailler. Il refusait la perspective que l'illusion qu'il projetait autour de lui –celle d'un étudiant heureux, à l'avenir aussi prévisible que le sourire qu'il arborait tous les matins− soit sapée par la réalité de ses notes. Ces brefs mais intenses coups de collier suffirent à lui faire passer la première année. Il quitta ensuite sa faculté et se mit à travailler dans une entreprise vendant des savons.

Il souriait toujours autant. Rares étaient les moments où il paraissait fatigué ou déprimé. Il paraissait profiter pleinement de la vie. Quand il arrivait qu'on le provoquât –peu de gens trouvent du bonheur dans le bonheur apparent des autres− il fronçait les sourcils et se retranchait dans une attitude de passivité. Il fuyait la violence avec l'insistance d'un dompteur refusant de pénétrer dans la cage d'un fauve susceptible.

Jamais il ne laissa voir les fissures qui se propageaient à l'intérieur de lui.

Car il y avait des fissures. Il en prit de plus en plus conscience avec l'âge. Alors que la plupart de ses camarades −puis de ses collègues de travail− témoignaient d'une certaine agitation intérieure, lui ne ressentait rien. Bien que sachant les mimer, il ne connaissait vraiment ni la joie, ni l'exaltation, ni la souffrance, ni la peine. Il vivait sur une île placide, ensoleillée et intouchable. Une île morte.

Il s'entraînait de plus en plus à sourire devant la glace. Parfois −chose qu'il n'aurait jamais pu imaginer quelques années auparavant− l'exercice lui semblait presque difficile. Ses sourires ressemblaient alors à des grimaces honteuses. Parfois, son sourire était parfait, mais ses yeux ne souriaient pas. Ce détail ne passait jamais inaperçu: la capacité de l'esprit humain à détecter les moindres lueurs- ou l'absence de lueur- du regard confinait parfois à la télépathie. Cela devait remonter aux temps

primitifs, où l'instinct primaire gouvernait toutes les réactions et déterminait les hiérarchies sociales. Afficher un masque n'était plus suffisant pour duper son entourage. Il lui fallait aussi se convaincre que ce masque correspondait à ses sentiments réels.

Simuler le bien-être , affecter l'empathie… Se faire aimer. Tout revenait à cet impératif simple. Sa mère le lui avait maintes fois répété : le monde moderne attendait des gens qu'ils s'adaptent. Au travail comme socialement, l'individu devait se montrer apte et performant. Il devait exploiter son potentiel tout en respectant scrupuleusement l'espace des autres. Il ne devait ni se monter arrogant ni déclencher inutilement les débats. C'était ainsi que la société fonctionnait.

Et c'était ainsi qu'on lui avait appris à fonctionner.

Respecter les consignes de celle qui l'avait mis au monde devint de plus en plus difficile à mesure que les années passèrent. Cela le rendait triste et amer- lui qui n'avait jamais connu l'amertume. Il ne comprenait ni les gens ni les mécanismes sociaux ni l'utilité de travailler −et ce n'était que la partie émergée de l'iceberg ; en vérité, bien qu'il affectât de la trouver naturelle, la raison d'être de la plupart des choses en ce monde lui échappait. Il se demandait que faire de sa vie.

Travaillant en entreprise comme il avait travaillé à l'école, il s'ennuyait à mourir. Il voyait de moins en moins ses cousins et ses grands-parents, ses seuls véritables contacts affectifs ; bientôt, ils lui apparurent comme des étrangers. Même sa femme l'évitait. Par la suite, il apprit qu'elle demandait le divorce. Ils ne s'étaient pourtant jamais disputés.

La vie continuait, et il se découvrit un intérêt pour les enfants. Chaque fois qu'il en croisait un dans la rue, il s'efforçait de l'amuser. Tout au moins, de déclencher quelque réaction sur sa face innocente et élastique. Sa face si modelable. Il constata avec joie −oui, il lui arrivait désormais d'éprouver de la joie− qu'il y parvenait régulièrement. C'est donc qu'il avait un certain pouvoir. Il pouvait susciter des émotions. Ceux qui le prenaient pour une machine sans âme se trompaient.

Il s'exerça dès lors à localiser les enfants les plus sensibles en apparence, ceux qui offraient le plus de prise à ce qu'il appelait « ses pouvoirs affectifs ». Il n'existait pas de véritable lieu où les dénicher, bien entendu ; il fallait les saisir sur l'instant : les clichés les plus réussis n'étaient pas l'œuvre d'une machination complexe visant à capturer l'essence d'une image. Ils se faisaient sur l'instant, sur le coup d'une intuition esthétique. Ainsi en allait-il du travail dans lequel il s'engageait.

Il tentait de capturer des bribes de conversations, des interjections lancées lors de jeux enfantins. Dans le bac à sable; près d'une marelle; dans les cours d'école. Il s'approchait alors prudemment −redoutant qu'un adulte ne l'aperçoive et ne le prenne pour un obsédé sexuel− et engageait la discussion comme il avait si bien appris à le faire au fil du temps. Ses techniques se perfectionnèrent. Il n'eut bientôt aucun mal à s'attirer la confiance et la sympathie des enfants. Il plaisantait avec eux, avivait leur imagination par des histoires drôles ou horribles. Le plus souvent, ceux-ci se prenaient au jeu, l'écoutaient… étaient modifiés émotionnellement par sa personnalité. Après toutes ces années de détachement, de frilosité humaine, il n'était plus passif, mais acteur. Rien ne lui avait jamais semblé aussi exaltant.

Bientôt, il échafauda d'autres plans plus ambitieux : enfants et bébés ne lui suffisaient plus. Il ne retirait ni mérite ni plaisir à voir leur visage se déformer, grimacer, se tordre, se décomposer. Trop prévisible, leur plasticité avait perdu son pouvoir de fascination.

Ses nouveaux sujets étaient les adolescents, qu'il se mit à traquer minutieusement. Leurs réactions étaient plus imprévisibles, plus complexes à gérer ; il ne pouvait se présenter à eux sans prétexte. Ainsi se fit-il passer tour à tour pour un commerçant, un

journaliste, un simple étranger ayant besoin de renseignements géographiques. Obstinément, il les étudiait : ainsi, croyait-il, il se comprendrait mieux lui-même. Analyser ce qui le différenciait des autres était le meilleur moyen pour repérer ses propres manques et défaillances. Ils étaient des livres dans lesquels il se plaisait à plonger.

Au fil du temps, il se prit aussi d'intérêt pour les personnes âgées. Celles-là, il n'avait pas besoin de prendre autant de précautions pour les faire parler: les personnes du troisième âge étaient trop heureuses d'avoir un interlocuteur poli et cultivé à qui se confier. Il se nourrissait au choix de leurs hantises, de leurs futiles préoccupations, de leur capacité d'émerveillement ou d'horreur sur le passé, sur leurs ennuis domestiques. Il devenait leur confident −un testament vivant qui parvenait presque à les faire se sentir moins inutiles.

En parallèle, il utilisait abondamment cet outil moderne qu'était Internet. Il allait sur des *chats,* postait d'interminables messages sur des forums, envoyait des E-mails à n'importe qui- du fan de groupes pop anglais à l'obsédé de Charles Manson, en passant par des vendeurs d'automobiles inconsistants. Il apprenait d'eux. De leurs passions. De leurs services. S'attendre à ce qu'ils soient lisibles et intelligents n'était bien sûr pas une sinécure en ces temps de prolifération écrite excessive et incontrôlée. Mais après tout, il ne servait à rien d'attendre trop des gens. Il n'existait aucun acteur qui possédât ses dons, il l'avait déjà constaté. C'était tout l'intérêt d'étudier les autres: comprendre ce qui poussait des êtres apparemment dépourvus du moindre talent à rester en vie.

Il se rendit assez vite compte cependant de l'inefficacité à long terme de son entreprise. Au temps du collège, aussi, il avait su- malgré ses longs silences- dialoguer avec les gens. Bien qu'il eût appris à n'être qu'une façade conçue pour plaire, il avait quand même eu ses moments d'identification et de compréhension. Rien au fond, ne différenciait vraiment ses obsessions actuelles de celles d'autrefois. Elles s'étaient simplement mises à grossir, à enfler jusqu'à occuper tout son esprit.

Et pourtant, vingt ans après le commencement, il ne laissait toujours rien paraître de ses manques. Personne n'aurait pu prétendre qu'Oliver était un homme malheureux ou victime de troubles mentaux aggravants. Ni son comportement ni sa personnalité apparente n'avaient quoi que ce soit d'inhabituel. Il était juste impossible de le percer véritablement à jour.

C'est donc avec une stupéfaction mêlée d'effroi que ceux qui le connaissaient −peu, à la vérité− apprirent la vérité sur les crimes qu'il avait commis. Tous en conçurent un grand trouble; la police elle aussi s'interrogea. On revisitait ses souvenirs, tentant de trouver une faille dans ce personnage qu'on avait côtoyé. On traquait des défauts, des indices révélateurs…sans jamais rien trouver. Les soupçons qu'on avait pu avoir sur sa véritable nature disparaissaient d'eux-mêmes, chassés dans l'urgence du temps, par des préoccupations professionnelles ou familiales… ou par pur désintérêt.

Aussi fut-on horrifié de découvrir sur son frigo, à l'intérieur duquel il conservait les têtes de ses victimes, des dizaines de Smileys, ces petites têtes rondes souvent associées à la venue d'Internet qui déclinaient toutes les émotions imaginables… On en retrouva également sur les murs, sur le sol ; tout l'appartement, en fait, se révéla en être tapissé. Oliver s'était mis à les collectionner mystérieusement. De nombreuses conjectures furent faites à ce sujet: des psychologues affirmèrent qu'Oliver contemplait longuement les petites figurines en essayant d'éprouver les véritables émotions que celles-ci figuraient et, n'y parvenant pas, se mettait à tuer frénétiquement dans l'espoir de quelque révélation supérieure.

La presse le surnomma «Mr Smiley » ou le « Smiling Killer », et il fut condamné à la chaise électrique.

Même après qu'il fût mort −assassiné dans sa cellule par un co-détenu pour qui ses sourires perpétuels passaient pour une provocation− on ne décolla pas les Smileys des murs de l'appartement. Les victimes −vieillards, adolescents et bébés− ne présentaient aucun lien en apparence. En apparence seulement, car en vérité un point essentiel les rapprochait: vivants, ils avaient été les seules personnes à avoir eu un aperçu du *véritable* Oliver.

Michael Brack

Le labyrinthe fantasque (Rachel Gibert)

Il y avait, dans la cave du château, une ouverture comblée par de la terre. Cela m'avait déjà intrigué le jour où je l'avais visité pour la première fois, découvrant cette merveille du 15e siècle laissée à l'abandon depuis une centaine d'années. Je m'étais dit, en signant l'acte de propriété, que retirer la terre qui bouchait le passage serait l'une de mes priorités lorsque je commencerais à restaurer l'édifice. Réparer la toiture d'ardoise en était une autre. Retaper dans le style de l'époque les pièces délabrées de la tour et du logis viendrait après.

Je fis ce que j'avais décidé. Dès que ce fut possible, je demandai aux ouvriers d'enlever la terre et, ce faisant, ils découvrirent une marche, puis deux, puis un escalier ! Il existait donc encore un niveau en dessous de la cave ! J'étais très intrigué et je suivais avec impatience les travaux. Les hommes continuèrent à excaver, puis, un jour, ils m'appelèrent pour me dire qu'ils avaient presque fini de déblayer l'escalier et que l'on pouvait enfin voir ce qu'il y avait en bas. J'avais délaissé pour quelques jours mon cabinet d'architecture parisien afin d'être sur place en cet instant magique. Je me précipitai donc, débordant de curiosité, pensant aux sentiments que devait éprouver Howard Carter en découvrant le tombeau inviolé de Toutankhamon. Les ouvriers avaient effectivement ôté presque toute la terre à l'exception d'un monticule en bas des marches. Je l'escaladai et pointai ma lampe en direction de l'espace mystérieux qui était resté dans l'obscurité pendant certainement plusieurs siècles. Je découvris une très belle salle de la fin du Moyen Age, avec des alignements de colonnes aux chapiteaux décorés de feuilles supportant des voûtes en croisée d'ogives à clef pendante. Des peintures que je ne pouvais pas bien distinguer en ornaient les murs. Une porte à accolade surmontée d'un fronton gothique flamboyant sculpté s'ouvrait au fond de la pièce. Je passai de l'autre côté du monceau de terre afin d'observer cette fabuleuse découverte de plus près. Les ouvriers en profitèrent pour achever leur travail et emporter le dernier chargement de leur camion au loin. Les peintures que la lumière dévoilèrent représentaient notamment les philosophes Platon, Aristote et Saint-Thomas d'Aquin. Les extraordinaires couleurs avaient gardé toute leur fraîcheur. Puis je m'approchai de l'ouverture et découvris, à la lueur de ma lampe, qu'elle donnait sur un long couloir. Entre les feuillages qui la dominaient, je distinguai le mot *Veritas*, c'est-à-dire vérité, en latin. J'ignorais la raison d'être de cette inscription, tout comme la vocation de l'endroit. Que pouvait bien faire une aussi belle salle dans un second sous-sol ? Elle devait dater de l'époque de sa construction, au 15e siècle, par Eudes Avit, banquier richissime féru de philosophie et d'alchimie. Jalousé par des hommes puissants qui semaient son parcours d'embûches, il était devenu misanthrope et vivait dans une grande solitude. Vers la fin de sa vie, il semble même qu'il soit devenu fou. Comme on le soupçonnait d'avoir tué plusieurs de ses visiteurs, dont on n'a jamais retrouvé la trace, ses ennemis ont saisi l'occasion pour jurer sa perte par tous les moyens. Sur leurs dénonciations fallacieuses, le riche ermite a rapidement été condamné à mort, sans qu'on sache plus, aujourd'hui, quel supplice a été appliqué. Le meurtre était puni de pendaison, mais, notre personnage également convaincu de faux-monnayage, aurait dû être bouilli vivant, et, de plus, accusé d'hérésie, il risquait d'être brûlé vif.

Quels que fussent ses torts, le pauvre homme ne méritait pas un tel déchaînement de haine…J'arrivais à éprouver de la compassion pour lui, même s'il était un criminel.

Les ouvriers devaient être loin, maintenant. Je montai jusqu'au rez-de-chaussée afin de récupérer des piles de rechange pour ma lampe. Je vérifiai que j'étais vraiment seul au château en jetant un œil par la fenêtre. La lumière printanière me sembla éblouissante, tant je m'étais habitué à l'obscurité des profondeurs. Le soleil éclairait les courtines, ainsi que la cour, devant le logis seigneurial, dans lequel je me trouvais et faisait luire l'ardoise des toits pointus des tours rondes situées à chaque angle, ornées de mâchicoulis plus ornementaux que défensifs. De là, je voyais aussi le châtelet et le pont, situés juste en face de moi. Tout était désert. Je quittai la grande cuisine dans laquelle j'avais pris des piles et je redescendis dans la cave, sous la salle de réception située dans l'une des tours contiguës au logis. J'étais très excité à l'idée de découvrir ce qui se cachait au bout du couloir qui s'ouvrait sous l'inscription *Veritas*. Je m'y engageai prudemment, ne sachant pas s'il y avait des risques d'éboulement ou non. Le passage avait l'air solide, il était rectiligne et ne s'ouvrait sur aucune salle. Le sol était recouvert d'une fine poussière et j'avais l'impression d'en respirer de fines particules. Parfois, des toiles d'araignées venaient m'effleurer désagréablement le visage. Au bout de quelques pas, je vis se dessiner une intersection devant moi. Mon couloir se séparait en deux, à la manière d'une fourche. Je pointai ma lampe dans le passage de gauche : il avait l'air de se terminer en cul de sac sans qu'il y eût une seule porte d'un côté ou de l'autre. J'empruntai celui de droite qui me semblait plus engageant. Percevant un léger courant d'air, je me retournai . Sur le coup, je ne vis rien. Puis je réalisai que là où se trouvait encore un couloir quelques secondes avant, il y avait maintenant un mur. Je me précipitai dans sa direction, inquiet à l'idée que la seule sortie que je connusse puisse être obstruée. Malheureusement, mon inquiétude était fondée : j'étais à présent face à une impasse, car même le couloir que j'avais vu sur ma gauche en arrivant était fermé. Je tapai contre le mur, mais il était parfaitement solide. Intrigué et inquiet devant cet événement incompréhensible, je me décidai à reprendre l'exploration du seul couloir qui me restait, en espérant qu'il me permettrait de bientôt revoir le jour. A son extrémité, à droite, je trouvai enfin une salle, assez vaste et rectangulaire. Elle ressemblait à celle qui marquait l'entrée du souterrain, mais en moins ornementée. Mon regard fut attiré par une nouvelle inscription, à nouveau écrite en latin, sur le mur qui me faisait face. Je lus : « La Vérité est multiple ». Cela ne me donnait aucune indication sur la manière de sortir de ce piège. Il y avait une ouverture sous l'inscription et une autre à droite. Je m'approchai de la seconde et entrai. Je découvris une autre grande pièce rectangulaire, avec des colonnes, des chapiteaux ornés de feuilles et des voûtes en croisée d'ogives. Cette fois, il n'y avait rien d'écrit nulle part et aucune issue. Je revins dans la première salle et me dirigeai aussitôt vers le passage situé sous l'inscription. Je débouchai à nouveau dans une pièce, mais, cette fois, le mur qui me faisait face était semi-circulaire. Plus petite que les autres, la salle était soutenue par une seule colonne centrale. Tout à coup, ma lampe sortit de l'ombre un squelette humain. Je ne pus m'empêcher de sursauter. Je me forçai à aller le voir de plus près. Il devait être très vieux, car les vêtements étaient à l'état de poussière.

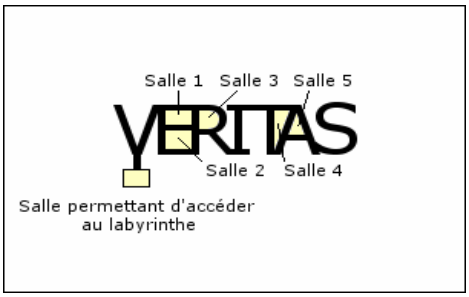
Mon angoisse monta d'un cran : et s'il n'y avait plus de sortie à ce souterrain ? Combien de temps allais-je errer avant de mourir ? Je sortis de ce tombeau en empruntant une ouverture située à ma droite. Un couloir en partait et je commençai à le parcourir. Je sentis à nouveau le curieux courant d'air et entendis comme un bruit de frottement. Lorsque, rassemblant mon courage, je me retournai, il n'y avait plus trace de la porte que je venais de traverser mais, à sa place, je découvris un couloir qui

se divisait au loin. Je me demandai si je n'étais pas sujet à des hallucinations et, par prudence, je ne m'aventurai pas dans ces nouveaux territoires. Le passage dans lequel je me trouvais bifurquait ensuite vers la gauche selon un angle assez raide, puis, après un long corridor rectiligne, à droite, je sentis à nouveau un souffle derrière moi, et, lorsque je pivotai sur moi-même, ce fut pour me rendre compte que le couloir ne se trouvait plus au même endroit qu'avant. En plus de la peur, je commençais à être fatigué de marcher. J'arrivai alors dans une pièce triangulaire plus simplement décorée que les précédentes. Là encore, je découvris une phrase en latin sur l'un des murs : « Trouve ta Vérité ». Une porte surmontée d'un arc brisé s'ouvrait sous l'inscription, juste en face de moi. Je ne comprenais pas la raison d'être de ces salles ni des phrases. Je franchis l'arche et arrivai dans une nouvelle pièce, triangulaire elle aussi. Une sortie se trouvait dans un angle, pratiquement en face de moi. Je me dirigeai par là et empruntai à nouveau un couloir. Celui-ci formait des arrondis, tournant sur la gauche puis sur la droite. Je sentis encore ce souffle qui marquait le déplacement des galeries et ne me retournai même pas : j'aurais le temps de les explorer ensuite si je ne trouvais rien là où j'allais. En dépit de tous mes espoirs, au bout de mon chemin tortueux, je tombai nez à nez avec un mur et un banc, dont je me demandai ce qu'il faisait là. Comme la lumière de ma lampe faiblissait, je changeai rapidement les piles. Pendant l'instant où je ne voyais plus, je sentis à nouveau le courant d'air et je sus que le couloir changeait à nouveau de configuration, ce qui fut confirmé lorsque je rallumai la lampe. Je me décidai à aller explorer le nouveau réseau souterrain après avoir pris un peu de repos. Je m'assis sur le banc et commençai à réfléchir.

Bien que rationnel, j'acceptais qu'il existât des choses que je ne comprenais et n'expliquais pas. Le labyrinthe en mouvement dans lequel je me trouvais en était l'exemple. J'étais toutefois persuadé qu'il serait possible d'expliquer ses curieux déplacements. Par contre, ce qui me préoccupait davantage, c'est que je risquais de ne pas pouvoir en sortir. Je comprenais à présent pourquoi son entrée, en haut des marches, avait été bouchée plusieurs siècles auparavant et je m'inquiétais pour les personnes qui allaient probablement s'y perdre après moi. Je pensais à nouveau à Eudes Avit, le constructeur du château. En tant qu'alchimiste, avait-il pu concevoir un tel endroit ? Pour quoi faire ? Y avait-il abandonné les personnes qu'on le soupçonnait d'avoir tuées ? Dans ce cas, ce dédale était-il plutôt une oubliette permettant de se débarrasser définitivement des intrus ou une épreuve à surmonter pour retrouver la liberté ? Je me souvenais à présent des phrases que j'avais lues dans les salles que j'avais traversées : « La Vérité est multiple » et « Trouve ta Vérité ». Il pouvait bien s'agir d'une énigme à résoudre ! Et dans ce cas, il devait être possible de quitter cet endroit ! Venant d'un philosophe, qu'est-ce que les deux inscriptions pouvaient bien vouloir dire ? Je comprenais bien la première phrase, car on dit aussi « à chacun sa vérité » ; le vrai étant une notion personnelle, contrairement à la réalité, qui est unique et indépendante de notre appréciation. La seconde phrase me demandait de trouver la mienne. Mais à quel sujet ? A propos des galeries souterraines dans lesquelles j'étais piégé ? Tout ce que je pouvais en dire, c'est qu'elles changeaient sans cesse de disposition… Il me vint alors une idée curieuse. Je me dis que ce lieu était peut-être une métaphore de la vérité et que les multiples configurations des couloirs en montreraient la variabilité. Ma propre vérité serait alors l'un de ces couloirs. Ayant interprété ainsi les deux phrases, je me demandais s'il était possible, en me persuadant qu'il existe un passage rectiligne entre moi et la sortie, que le couloir que je l'avais imaginé se matérialise. Je décidai de faire le test.

Je fermai les yeux et me concentrai afin de me convaincre que je ne serais bientôt plus dans un labyrinthe, car un corridor allait se former juste devant moi, me permettant de sortir sans aucun souci. J'essayai de faire le vide en moi, ce qui n'était pas facile entre l'inquiétude, la fatigue, la faim et la soif. Cela faisait bien six heures que je devais tourner dans ces maudits couloirs ! De plus, depuis que mes yeux étaient clos, des courants d'air et de légers bruits venant des couloirs qui se déplaçaient détournaient mon attention. Quand je fus plus calme et certain d'avoir trouvé la bonne solution, j'ouvris les yeux. J'éclairai l'espace devant moi et découvris exactement ce que j'avais imaginé : un long couloir rectiligne. Je n'avais plus qu'à le suivre pour sortir…

Voici le plan du labyrinthe, tel que je pus le dessiner à *posteriori* :



Rachel Gibert « Ile Saint Joseph »

L’ange de la mort, l’ignominie empathique
(Nihil Messtavic)

Les formes d’un château jadis grandiose se dessinaient sur les cieux où glissaient de lourds nuages voilant parfois l‘orbe lunaire. De grands arbres décharnés déterminaient les limites de cette sinistre et secrète propriété. Tout autour du castel, la végétation était fournie et riche, en pleine floraison, mais tout aussi lugubre et morne.

Par terre, du lierre avait poussé densément et s’était étalé sur la mousse accumulée par les mois éternellement humides. Ce gigantesque cimetière perdu loin de la ville était tout entier envahi par ce vert cancer, toujours drapé d’un brumeux et ineffable linceul. Émergeait parfois la pierre des mausolées, des statues ou des pierres tombales aux épitaphes depuis bien longtemps effacées.

Un hibou chantait dans cette nuit triste et ténébreuse. De sa macabre ritournelle se dégageait un envoûtant rythme chargé de mélancolie.

Une silhouette errait souvent dans les méandres de la cité mortuaire. C’était un homme à l’allure noble, toujours en riche livrée, tenant une canne noire au pommeau sculpté, un vieux chapeau noir le coiffant invariablement. Son visage était ridé, sa peau flasque, et il était si maigre qu’on aurait pu le prendre pour un mort sorti de son caveau venu voler l’âme d’une jolie jeune femme. Son teint blafard et ses yeux cernés ne faisaient que renforcer cette funeste impression.

Quand le gardien le voyait ainsi arriver, il ne prenait même plus la peine de le chasser tant il connaissait l’acharnement qu’employait le gentilhomme inconnu à se livrer à ses macabres discussions (à peine l’avait-il chassé qu‘il revenait). En effet, lorsqu’il venait ici, c’était pour parler aux tombes, pour monologuer pendant des heures d’une voix feutrée à l‘adresse d‘une terre muette, rien de mal en soi.

Jamais le gardien ne put connaître le contenu de ces conciliabules étranges. A peine s’approchait-il du marginal, que celui-ci prenait peur et s’enfuyait en se tordant de douleur. De toute manière, la sentinelle funéraire ne voulait jamais voir cet individu à l’étrange apparence, surtout depuis qu’il avait découvert que ses yeux étaient crevés et qu’il semblait pourtant y voir parfaitement.

Au début, il avait bien essayé d’en connaître plus long sur le mystère entourant le personnage nocturne. Il alla d’abord se renseigner auprès des voisins qui refusèrent de prononcer un seul mot à son propos. Ensuite il se rendit à la mairie mais nul ne sut l’informer correctement. Bien vite, le gardien comprit que l’homme vivait dans le castel que l’on voyait depuis le cimetière, mais jamais il n’y avait vu luire la moindre flamme.

Un jour, il s’y rendit mais n’osa jamais s’en approcher tout à fait tant son allure était inquiétante et inspirait peu confiance. De grandes statues de satyres, d’anges fous ou de démons trônaient sur des piédestaux. Mais il y avait aussi ces cris qu’il entendit, des supplications infernales, des hurlements de damnés.

Ce soir-là, le gentleman était arrivé de son habituel pas lent et hésitant. Souvent il s'arrêtait pour sonder les environs vespéraux, humer l'atmosphère silencieuse et reprenait son chemin lent et hasardeux.

Il s'était agenouillé devant une stèle presque renversée et avait un peu creusé la terre qui l'entourait pour la prendre dans le creux de sa main et en respirer la fraîche odeur.

Il chuchotait imperceptiblement depuis quelques minutes lorsqu'il s'arrêta, terrifié par le bruit d'une branche sèche qui s'était brisée derrière lui.

« Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-il avec des trémolos dans la voix.

- Je suis le nouveau gardien du cimetière. Que faites-vous là?

-Je suis un… habitué des lieux si nous pouvons dire. Mais où êtes-vous? Et qu'est-il arrivé au précédent gardien? Est-il parti ou enfin mort?

-Il est mort, et je suis juste en face de vous ».

Ces derniers mots firent littéralement trembler l'homme. Son teint devint encore plus blême et diaphane qu'à l'accoutumée. Le gardien, lui, ne cilla pas et ne montra absolument aucun signe de faiblesse face à l'importun.

Le nouveau surveillant de la *dernière résidence* n'avait rien à voir avec son prédécesseur; il en était même la plus parfaite antithèse. Son teint était aussi lunaire que celui de l'intrus, il paraissait taciturne et semblait apprécier la solitude. Ses traits étaient ceux d'une race rude et raffinée, des attributs que l'on ne pourrait ensemble accorder à nul peuple. Quant à ses habits, ils étaient tout aussi raffinés que ceux de l'égaré.

Après un instant de profonde réflexion, l'homme engagea ainsi le dialogue :

« Je vous prierais de ne point prendre peur de mes propos et de bien vouloir répondre à ma question malgré son insolite caractère: êtes-vous mort?

Face à la manifeste absurdité de cette question le gardien répondit quand même, plus sérieusement que la normalité aurait pu nous le laisser prévoir :

« Et vous, l'êtes-vous?

-Je ne sais pas si je le suis, mais si j'ai franchi le Styx, je suis alors dans les enfers…

« Mais je vois à votre absence de réponse que vous ne voulez répondre. Peut-être appartenez- vous au monde de l'au-delà ou vous riez-vous de moi. Qu'importe! Vous êtes peut-être celui que je cherche depuis si longtemps.

-Et qui recherchez-vous donc au sein d'un cimetière en pleine nuit?

-Une oreille attentive, quelqu'un qui entendrait mon récit sans me faire voir sa mort. Je crois, monsieur, que *je suis celui qui tient les clés de la mort et du séjour des morts*, ou du moins celui duquel on tient l'œil dans la lucarne de la pièce où la camarde besogne. Par pitié, m'offrez-vous votre attention le temps d'une nuit?

-S'il vous plaît de m'ennuyer de votre récit faîtes donc, mais la mort n'a plus de secret pour moi. Quant à ses clés, je les détiens déjà, fit-il en faisant ironiquement tinter son trousseau. Quoi qu'il en soit je suis d'humeur à entendre le pitoyable

récit de celui qui sera peut-être mon voisin. (Je vous ai entendu venir depuis votre castel, vous avez failli réveiller les morts tant vous faites de tapage.)

-Soit, je vous ennuie, je l'ai bien compris, mais cela m'importe peu du moment que votre attention m'est accordée. De plus, je cesserai enfin de venir hanter ces lieux lorsque mon récit sera achevé, car je crois que je ne cherche plus à m'évader de la geôle où je suis enfermé, seulement à partager mon calvaire. Voilà, je souhaite partager mon fardeau, faire connaître le mal qui m'accable, car c'est la seule chance pour moi de trouver mon salut. »

Après un instant de silence où seul le chant du rapace nocturne se faisait entendre, l'homme entama sa narration mêlée de sanglots et de rires démentiels :

« Je ne sais par où commencer. Peut-être devrais-je d'abord à nouveau citer la bible en vous disant que *j'étais mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles*. Hélas ce n'est point au sens divin que je suis en vie, mais au sens profane.

« Lorsque j'eus atteint l'âge adulte, je me suis marié à l'une de mes cousines pour laquelle je n'éprouvais absolument rien. Je crois d'ailleurs n'avoir jamais éprouvé le moindre sentiment, n'avoir jamais ressenti la moindre émotion atteindre mon cœur pierreux.

« Notre mariage n'a jamais été consommé. Nous vivions d'une existence d'ennui ponctuée par quelques mascarades festives qui ne réjouissaient que l'esprit des autres, ces pitoyables humains à l'inclinaison uniquement hédoniste.

« Le sommeil m'avait délaissé un soir et j'errai dans les corridors vides de ma demeure. Je songeai au sens de la vie, au pourquoi de la naissance, à la consistance de l'esprit, à la Foi, et une rage soudaine m'imprégna soudainement.

Je réveillai tous mes gens et ma femme, et leur ordonnai de partir à jamais, de me laisser seul. Comme ils ne régissaient pas tant leur incompréhension était profonde, je pris les armes et allai même jusqu'à blesser certains d'entre eux avec la pointe d'une épée, les autres, je les menaçai de mon Le Faucheux.

« Ils partirent donc tous sous mes ordres, ma femme y compris, je crois même qu'elle avait attendu cet instant depuis toujours, elle aussi. Je leur avais indiqué une cachette où se trouvait une réserve d'or familiale dont ils remplirent leurs poches avant de prendre la fuite. Ma cousine aussi en prit, et aucun ne revint jamais, pensant certainement que j'avais perdu la raison et que je les punirais d'avoir accepté ma richesse; car je dois avouer que mon attitude fut souvent celle d'un maître tyrannique et méchant. Pourtant je ne regrettais rien, il me semblait même avoir enfin trouvé ce que je cherchais depuis toujours : la fontaine qui aurait raison de moi, celle à laquelle je pourrais boire le nectar du repos éternel.

« Vous l'ai-je dit? J'avais perdu toute foi en l'éternel, je pensais que le néant était le seul monde après que la faucheuse aurait eu raison de moi. Je brisai tous les symboles divins qui pouvaient se trouver dans mon antre.

« Combien de jours s'écoulèrent alors dans la déréliction et dans l'affliction la plus profonde? J'étais en dehors du temps, perdu dans le dédale intérieur de ma tristesse, face au mur de questions que soulève la découverte de l'Absurde. Et, enfin, une nuit je trouvai quelque part en moi le courage de me pendre.

« Pourtant je ne suis pas mort. Un voile noir s'était bien levé devant mes yeux après que la douleur intense eut fait son œuvre, mais je me réveillai pourtant. Je me réveillai après être mort entendez-vous! Mon visage était bleu, mes yeux injectés de sang, le bout de mes doigts noir, la trace de la corde sur mon cou encore visible.

« Je sortis après avoir empli un sac de bijoux qu'il restait dans un coffre et me rendis en ville. Là, je fus pris de nausées, des images insensées défilaient devant mes yeux : des meurtres, des souffrances, des maladies. Les fléaux se mêlaient dans mon imagination torturée. Je voyais chaque personne à portée de vue mourir, son dernier instant se peignait devant moi dans une horreur toute boschienne.

« Le plus vite que je pus, je me rendis à l'armurerie et achetai des munitions pour les armes que je détenais chez moi. Toute action était entachée de visions macabres dont je ressentais chaque supplice.

« Enfin revenu chez moi, j'armai un fusil et tirai. Il n'y eut aucun effet à cet acte final. Pas même la moindre secousse n'ébranla ma tête. Je tirai une seconde fois pour le même résultat. Mon Le Faucheux eut le même effet.

« Imaginez la folie qui s'empara alors de moi!

« Lorsque j'essayais de dormir, je repensais à mon drame. Quand j'étais éveillé, je n'avais plus rien d'autre à faire que d'essayer de comprendre pourquoi la mort m'était interdite.

« Je me plongeai alors dans la lecture de la bible afin d'y trouver une réponse. Je n'y trouvai que mort et souffrance, aberrations incohérentes et dégoût. La genèse à elle seule réussit à me rendre fou un long moment tant l'ignominie y est représentée.

« Lorsque j'eus fini ma lecture, je me retrouvai toujours aussi perdu.

« Durant une certaine période, j'essayai de me promener la nuit afin de sortir de ce chaos intérieur. Je devais aussi parfois aller acheter de quoi manger. Mais à peine mettais-je les pieds dehors, à proximité des habitations, que je voyais défiler de terribles morts. Dans un instant de démence je me suis crevé les yeux, espérant ainsi ne plus voir, ne plus percevoir. Évidement cela n'eut aucune autre conséquence que de rendre plus laborieuse encore mon existence. Depuis, je ne peux plus manger que des insectes ou des fruits sauvages, car encore mon corps m'avilit par la faim et la soif.

« Un jour, certaines connaissances vinrent chez moi, qui ne devaient pas savoir ce que j'étais devenu et ce qui s'était passé avec ma femme et mes gens. Je leur ouvris et lorsqu'ils virent mon état, ils se mirent à crier et déguerpirent sur-le-champ. De quoi devais-je avoir l'air alors?

« J'essayai de me noyer, de me jeter sous les sabots de chevaux, bus des décoctions de datura, de digitale et de belladone, et usai encore d'autres méthodes, mais rien n'y fit. Mes visions semblaient avoir pris possession de moi et dirigeaient mes actes dans ces instants de désespoir.

« Alors j'imaginai que peut-être d'autres que moi avaient essayé de mourir mais n'y étaient pas parvenus. Je vins dès lors au cimetière passer mes nuits. Je parlai aux seules personnes qui ne m'évoquaient pas de lugubres mirages : ceux dont la mort était déjà passée. Peut-être espérais-je aussi rencontrer un maudit qui aurait été enfermé depuis des décennies dans son cercueil par mégarde, à lui j'aurais asséné mon récit.

« Parfois, hélas, je croisais votre prédécesseur et le voyais mourir d'ivresse dans un bordel de la ville. Un décès certes aussi déplaisant qu'un autre par la douleur qu'il m'évoquait, mais moins douloureux que celui de la plupart des gens, et surtout plus supportable pour moi par la relative douceur de la douleur qu'il impliquait. De plus ce gardien était souvent occupé avec

l'une de ses maîtresses, dans son logis, et ne sortait donc pas m'importuner ces soirs-là. C'était le seul écueil que je devais encore endurer dans cette dernière quête qui devait me permettre de trouver un allié.

« Des années durant je suis venu ici dans l'espoir de trouver une oreille attentive, des conseils avisés.

« Quiconque était vivant allait irrémédiablement mourir, et je voyais alors comment cela allait se dérouler, je partageais ses épreuves et ses détresses. J'aurais bien essayé d'écrire mais à peine le faisais-je que j'étais assailli par une vision morbide de celui à qui j'adressais ma missive. Imaginez-vous cette existence que j'ai endurée depuis cet amer soir où j'ai voulu mettre fin à mes jours et où j'ai trouvé une éternité de calamités?

« Voilà donc mon récit que j'ai tenté d'abréger tant que possible afin de ne pas vous importuner. Pourtant je souhaiterais comprendre un élément qui m'échappe : pourquoi ne puis-je voir votre mort? »

Le gardien ne répondit rien à tout cela, il donna juste une petite tape sur l'épaule de l'éploré qui avait alors vécu à nouveau toutes ses peines. Un sentiment d'apaisement avait gagné l'âme de cet être qui avait enfin trouvé celui qui ne mourrait pas.

Avec douceur et force, le gardien prit la gorge de l'homme dans ses mains et y planta ses dents alors que la nuit prenait fin. Un sanglot de joie accompagna la mélopée du hibou avant que le silence n'eût effacé le dernier râle d'une agonie qui durait depuis des années.

Derrière eux était un trou rectangulaire vide au fond duquel se trouvait un cercueil grossier. Le cadavre y fut jeté et la fosse fut rebouchée avant que le soleil n'eût dardé ses premiers rayons. L'Œuvre avait commencé, *l'homme qui était revêtu d'un vêtement teint de sang* s'en alla.

« … et les anges l'emportèrent » Luc 16

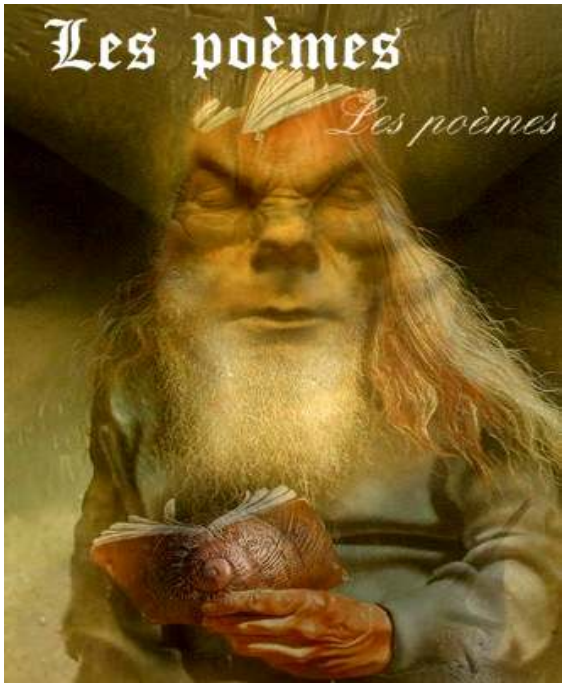
Le Faucheux : revolver de l'époque Napoléon III

Citations:

je suis celui qui tient les clés de la mort et du séjour des morts Apocalypse 1:18

l'homme qui était revêtu d'un vêtement teint de sang Apocalypse 19:13

Arianne de Blenniac



Chimères (Annie Poivesan)

Je surpris malgré moi, cette belle chimère
Dans l'ombre d'un grand chêne aux rives du ruisseau.
Je la vis dans la moire et quelques gouttes d'eau,
Dénouer ses cheveux, de plaisante manière.

Aux reflets cristallins, cette fine crinière,
Tel un surfait tissé d'un mystique écheveau,
Habillait de sa mèche une laiteuse peau
Et s'en allait mourir jusque sur la bruyère.

Dans ce monde inconnu, des sorciers et du Graal,
Elle était le gardien de la pierre de Fal,
De la lune et, mortels, l'épouse maléfique.

C'était au temps des Dieux, où régnait en éther
Un peuple malicieux de la tribu de l'air
…Où l'on croyait encore à la puissance elfique

Daniel Peron« Graal »

Ton parfum flotte encore

(Frederic Gerchambeau)

Ton parfum flotte encore
Dans les draps de coton
Comme un restant de corps
Où se mêle ton nom.

Ta chaleur court encore
Sur la peau de ma main,
Mémoire des aurores
Où elle couvait ton sein.

Ta bouche n'est plus là
Ni le son de ta voix
Et je sens que tout bas
Une plaie s'ouvre en moi.

Je crie dans le silence
La douleur de l'absence
Et le jour qui pâlit
S'abîme dans mon cri...

Hysteria (Hypnas)

Les yeux révulsés dans sa pièce capitonnée,

Elle hurle le jour et la nuit pour se rassurer.

L'obscurité est sa compagne d'amour et de sang,

Pour pouvoir prolonger l'angoisse du temps.

Tout se bouscule dans ses rêves désarticulés,

Où se brisent toutes ses poupées de porcelaine.

Elle voudrait casser ses souvenirs défigurés,

Pour se couvrir de lambeaux de haine.

Seule la douleur est son supplice préféré,

Avec qui elle joue ses longues nuits de tourmente,

Ces tortures constamment infligées l'enchantent,

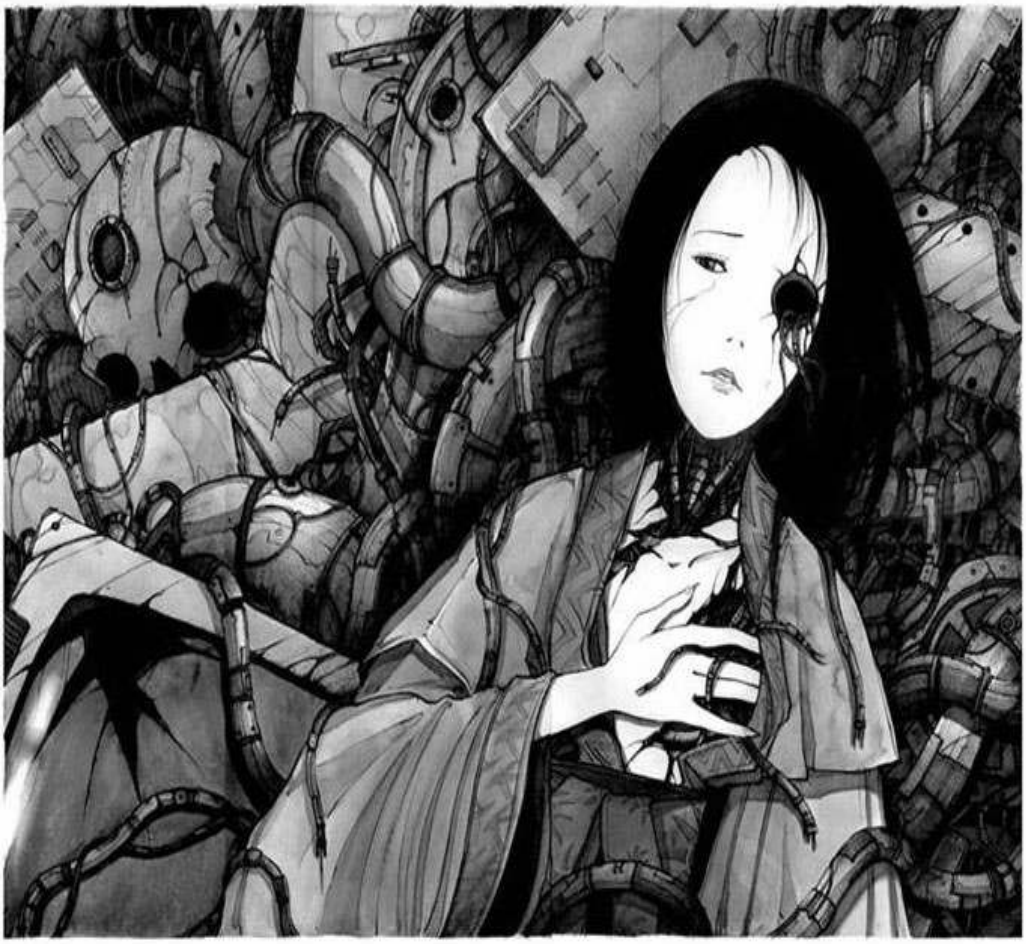
Car elle n'aime sa chair que tuméfiée.

Son corps lacéré de ses gestes convulsifs,

Laisse des plaies qu'elle suce avec délice,

Pour oublier qu'un funeste jour,

Elle eut le malheur de rencontrer l'amour.



Michael Brack

La faculté d'espérer (Odéliane)

J'essaie d'avancer à travers les affres du temps
Mais que d'impasses rencontrées,
De freins destructeurs.
J'aimerais perdre pour toujours cette faculté
Abjecte qu'on appelle faculté d'espérer,
Cesser de faire pousser
Ces germes de déception.
Cesser de m'infliger
Toutes ces mutilations.

Parce que chaque vie est une mort qui s'ignore
Parce que chaque regard d'autrui est un piège tendu
Par un désir distordu.

J'essaie d'avancer avec la fugacité de mes fièvres
De tenir bon quoi qu'il advienne,
De résister.
J'aimerais puiser mes forces
Dans les eaux mortes de l'oubli
Tout au fond
Eteindre l'incendie
Qui ravage ma vie,
Ma raison.

Parce que chaque larme de compassion
Est un encouragement à la souffrance
Parce qu'aucune larme ne pourra m'apaiser,
Ni chasser mes démons.

Parce qu'on naît seul,
Mendiant solitaire
Parce qu'on meurt seul
Seul, sous sa pierre.

où le poète...(Frédéric Gerchambeau)

Où le poète trempe-t-il son stylo
Pour insuffler aux mots
La force et la beauté
Dans ses vers enflammés ?

Je témoigne ce soir
Que c'est du sang très noir
De ses plaies avivées
Que sa plume est trempée.

Quand on perd ses amours,
La lumière fuit les jours
Et cette encre est complice
Dans mes nuits de supplice.

Chaque verbe est taché
De mes larmes versées,
Chaque phrase a souffert
Dans mes instants amers.

Je confie à l'écrit
Le tourment de ma vie,
Et mes yeux pleurent encore
Tandis que vient l'aurore...

Michael Brack

Etreinte (Agnes Marot)

Je sens encore ta main posée sur mon visage
Tes doigts glissent sur ma peau dans une caresse sage
Je n'ai plus peur de rien ; tu es là et tu veilles
Je ne te connais pas mais ton cœur m'émerveille...

Ton souffle dans mon cou est un doux frémissement
J'aime comme tu respires, écoute mon contentement
Embrasse-moi encore de ta chaste douceur
Pour un instant seulement, oublions qu'il est l'heure...

Je me serre contre toi, me blottis dans tes bras
On me hue au-dehors mais ça ne compte pas
Seule ta douce chaleur pénètre tous mes sens
Et nos cœurs s'emmêlent d'une timide danse...

Mais l'instant est passé, la joie s'en est allée
Mon corps frissonne durement dans l'étreinte relâchée
Au revoir mon amour, adieu mon jeune ami
Pars et ne reviens pas, pour que le temps m'oublie...

La solitude revient dans les limbes de l'aurore
Ma voix dans son silence semble pleurer un mort
Je laisse mes pensées librement s'envoler
Pour ressentir encore ce merveilleux baiser...

Lettre à vous (Muriel Roland)

Je suis passée vous voir sans penser vous trouver là,
Au hasard de mes pas.
Je suis arrivée jusqu'à vous sans oser m'approcher,
Je vous ai regardés
Dormir, sans paix.
Les oiseaux se sont tus, je retenais mon souffle, mes prières.
Pourquoi ont-ils fait cela ? Est-ce vous, les autres ? Cette révolte. Cette colère.
Alentour j'entendais les saluts,
La joie de certains et l'ennui aussi, les chahuts.
Chacun chez soi,
Seul ou en famille depuis des siècles, des années, quelques mois.
Il y avait des fleurs mais pas pour tout le monde,
Des visites, quelqu'un agenouillé, un autre qui se pressait,
Le silence à la ronde
Un arrosoir plein d'eau
Quelques photos.
Je m'expliquai les vies, ce qu'elles avaient pu être,
Peut-être
J'en complimentai deux - trois qui avaient vécu longtemps
Qui avaient souffert plus que d'autres
Forcément.
Je les ai appelés, hep vous autres !
Savez-vous ce qui se passe chez nous en ce moment ?
Voyez-vous toutes ces guerres inutiles,
Ces victimes inutiles,
Vous tous sous vos monuments.
Des listes de noms, sans causes
Tous les âges, tous, de toute façon alors pourquoi précipiter les choses ?
Les alignements
Sous le soleil éclatant
Sous les ombrages des arbres, ce silence apaisant.
J'aime parler dans cet endroit, plaisanter
Et j'espère un rire, un sourire,
J'aime marcher
Et vous lire
A travers quelques dates, quelques plaques laissées
Là pour la mémoire, pour la gloire, à perpétuité.
Il y a des chapelles et un trou commun
Pour ceux dont on ne sait rien.
Je suis arrivée jusqu'à vous et j'ai imaginé l'horreur
La peur
Ma peur m'empêchait d'avancer plus loin.
Je n'ai pas osé passer

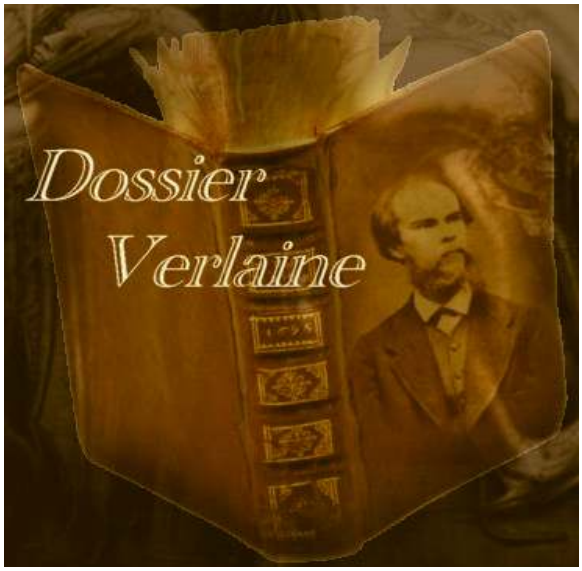
Devant vous l'air de rien
La pierre était fêlée.
Je me promenais innocente et j'ai levé le regard, baissé la voix.
J'ai senti qu'il ne fallait pas.
Il y avait une tête de marbre, éclatée.
Il y avait une statue, balayée.
Il y avait le toit qui s'écroulait et le granit déchiré.
Cette tombe était en larmes,
En drame.
J'ai vu vos yeux menaçants qui m'interdisaient un mot, un pas de plus,
J'ai entendu votre rage, je me suis tue
Le sol se serait ouvert si j'avais osé
Vous braver.
J'ai entendu : n'avance pas !
Ne viens pas.
Ta gueule.
J'ai entendu : qu'est- ce que tu fais là !
Tu ne comprends pas
Toi non plus.
Pour qui te prends- tu
A nous imaginer comme ça ?
Tu ne connais rien de nous, tu ne sais pas,
N'avance pas.
J'ai vu la ferraille plantée dans vos cœurs, vos visages fous et vos lèvres crevées,
Vos ossements séparés.
L'un à côté de l'autre, dans deux cercueils, séparés.
Une petite fille courait dans les allées,
N'y va pas !
N'approche pas,
Ils ne veulent pas.
Ils sont debout,
Devant nous
N'approche pas.
Ils nous tiennent en respect au bout de leurs lances,
Ils font la guerre depuis qu'ils sont enterrés là,
Comme ça.
Ils me parlent, je recule, ils s'avancent.
Va t-en toi, petite fille, plus loin,
Va dire bonjour aux enfants le long du chemin,
Montre leur ce qu'est la vie à sept ans,
Ce que c'est d'être vivant
A cet âge, certains ne savent pas.
Moi je reste là.
Je fais face
Même si la peur m'enlace,
Même si je pleure
De terreur.
Je comprends. Ils me disent, tu vois, notre amour n'était pas possible,
Impossible
Personne n'a voulu,
Nous n'avons pas pu,
Nous l'avons fait quand même.
Tu vois ce qui arrive

Lorsque l'on se croit libre
Que l'on fait ce qu'on veut
Qu'on s'aime
Alors qu'on ne doit pas. Qu'on joue avec le feu.
Ils nous ont mis ensemble, ils n'ont pas pu faire autrement.
Nous l'avions dit,
Nous l'avions écrit,
On les a obligés.
Nos corps enlacés quand ils nous ont retrouvés.
Ils le savaient pourtant.
Et toi
Puisque tu es là,
Encore, puisque tu nous écoutes
Crier de l'au-delà
Ecoute.
Nous avons gratté la pierre à main nue
Pour pouvoir nous toucher.
Nous avons soulevé l'alcôve avec nos pieds
Nous avons hurlé
Pour réveiller les autres, qu'ils sortent la nuit pour nous aider
Personne n'a pu.
Ils ont scellé nos sarcophages, d'acier,
A l'un et à l'autre et cette barrière
Tu vois est plantée
Dans la terre
Elle est en fer rouillé
Jusqu'à dix mètres au moins de profondeur et nos cœurs saignent depuis 90 années.
Nous ne pouvons plus nous embrasser.
Tu vois ce qu'ils ont fait ?
On voulait être ensemble pour l'éternité,
Ils nous ont séparés.
Alors avance maintenant et dis- nous
Dis- nous
Que tu regrettes cette inhumanité.
Comprends que nous ne cesserons jamais de crier
Pour que l'on sache, que personne ne recommence jamais.
Approche- toi de la tombe,
De nos tombes
Et sculpte dans la pierre
Grave jusqu'à la terre
Creuse dans nos âmes, dans nos plaies :
Malgré vous,
Malgré tout,
Ces deux là s'aiment à tout jamais.

Michael Brack

La recluse (Eris)

Je suis le corps putride
La femme que l'on exile
L'ange à qui l'on a coupé les ailes
L'étoile seule dans le ciel.
L'Obscurité est devenue mon asile
Et la Démence m'emporte avide.
Je suis la Désirée ou bien la Recluse
Un mythique Paradis trop longtemps attendu
Ou bien un Enfer à qui me refuse.
Je suis la traîtresse depuis le début
L'enivrante odeur des disparus.
Je reste cette étoile seule dans le ciel
L'étincelle dans tes yeux,
Je demeurerai toujours celle
Qui meurt peu à peu.



Frederic *Gerchambeau*

Qui n'a pas eu à apprendre en classe cette fameuse récitation commençant par « Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme !... » ? Qui n'a pas fredonné cette chanson de Gainsbourg où il chante « Tu te souviens des jours anciens et tu pleures, tu suffoques, tu blêmis à présent qu'a sonné l'heure... » ? Et surtout qui ne sait pas que le débarquement allié en Normandie du 6 juin 1944 fut annoncé par ces vers : « Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone.... » ? Eh bien tout ceci, ces mots si simples assemblés en des poèmes si puissants, c'est tout le génie de Verlaine.

Pourtant ce Verlaine, qui fut élevé en son temps au rang de « Prince des Poètes » alors même qu'il était en train de mourir dans la misère la plus noire, fut aussi un homme taciturne, impulsif et souvent très violent.

C'est donc à une biographie mouvementée que je vous convie, et d'autant plus agitée qu'elle sera longuement habitée par un autre immense personnage au caractère tout aussi emporté, Rimbaud, le poète de la révolte et de l'absolu.

Paul Verlaine, ou plus complètement Paul-Marie Auguste Verlaine est né à Metz le 30 mars 1844. Son père, Nicolas Verlaine, un ancien soldat de Napoléon devenu capitaine dans le Génie qui avait alors 46 ans, était alors en garnison dans cette ville. Sa mère, Elisa Dehée, qui avait alors 35 ans, une femme frêle, religieuse et étouffante, portera sa vie durant un amour inconditionnel pour ce fils unique qu'elle avait si ardemment désiré pendant 13 ans. Car elle avait fait deux fausses couches dont elle avait été jusqu'à garder sur la cheminée familiale les bocaux remplis d'alcool contenant les foetus morts-nés.

A la maison, Paul Verlaine fut aussi intensément choyé par sa cousine, Elisa Moncomble. Agée de 8 ans de plus que lui, elle avait été recueillie dans le foyer des Verlaine à sa naissance, en 1836, et elle jouera auprès de Paul le rôle de grande soeur bienveillante, lui passant tous ses caprices.

Après de nombreuses affectations l'obligeant à changer fréquemment de villes de résidence, son père démissionne de l'armée en 1849 et vient s'installer avec sa famille à Paris en 1851. Verlaine y fera toutes ses études, d'abord en tant qu'interne à l'institution Landry, puis au lycée Bonaparte.

Dès la classe de quatrième, il commence à rédiger des poèmes. L'un de ceux-ci, intitulé « La mort », sera envoyé le 12 décembre 1858 à Victor Hugo, alors en exil. Verlaine n'a que 14 ans. En 1860, à 16 ans, il découvre Baudelaire et malheureusement aussi, l'absinthe.

En 1862, Verlaine obtient son bac es lettres. Ses parents l'envoient se reposer dans le Pas-de-Calais, à Lécluse, dans sa famille maternelle. Cet été-là, il tombe amoureux de sa cousine Elisa Moncomble, mariée depuis 1858, et il commence dès lors à noyer le chagrin lié à cette passion maudite et sans issue dans la fréquentation des tavernes.

De retour à Paris, il entame, dans le quartier latin, des études de droit qui ne l'intéressent guère, préférant composer des poèmes et boire plus que de raison dans les cafés de ce haut lieu estudiantin.

En 1863, par le biais de Louis Xavier, un de ses amis poètes, il est introduit dans le salon de la marquise de Ricard. Là, il rencontre beaucoup de personnalités artistiques et littéraires dont Théodore de Banville, Villers de l'Isle Adam, Emmanuel Chabrier, François Coppée, José Maria de Heredia et Catulle Mendés, dont certains feront bientôt partie du mouvement parnassien . Cela lui permet de publier la même année un premier poème intitulé "Monsieur Prudhomme" sous le pseudonyme de Pablo de Herlanes.

Après avoir travaillé dans une société d'assurances, il trouve en 1864 un emploi dans l'administration de la Ville de Paris.

En 1865, Verlaine publie dans la revue L'Art un article très long sur Baudelaire. Mais le 30 décembre son père décède, l'obligeant à demeurer seul avec une mère toujours aussi abusive.

En 1866, le 28 avril, il publie 7 poèmes chez un grand éditeur puis, le 17 novembre, c'est tout son recueil des poèmes saturniens qui paraît. Ce recueil passera alors inaperçu, sauf du mouvement parnassien qui y reconnaît la poésie qu'il entend défendre et qui fera désormais de Verlaine l'un des siens.

En 1867, Elisa meurt alors qu'elle n'a que trente et un ans. Dévasté par le chagrin, Verlaine se réfugie dans l'alcool tout en continuant à composer des vers. Son nouveau projet s'appelle les "Fêtes galantes", dont deux poèmes précurseurs paraissent en février. Ce sont des fantaisies à la fois raffinées et déliquescences, à l'image de son âme tourmentée. En août, il rencontre Victor Hugo à Bruxelles avant de se rendre, le 2 septembre, aux obsèques de Baudelaire.

En 1868, Verlaine connaît ses premiers démêlés avec la justice en ce qui concerne ses poèmes. Car en mai un jugement du tribunal correctionnel de Lille condamne "Les Amies", qui paraîtront à nouveau en 1870, sous le sous-titre de "Scènes d'amour saphique".

Cependant Verlaine boit de plus en plus. Et il a le vin mauvais. En mars 1869, lors de l'enterrement d'une de ses tantes à Paliseul, en Belgique, il scandalise le village par son ivrognerie. Mais le 4 juillet, il fait bien pire. Après une crise éthylique, il tente d'étrangler sa mère, tentative renouvelée une semaine plus tard,

toujours sous l'effet de la boisson. En parallèle, et sur un plan heureusement plus artistique, Verlaine termine l'édition de ses "Fêtes galantes".

En 1870, il épouse à vingt-six ans Mathilde Mauté de Fleurville, qui n'en a alors que seize. Il l'a connue en fréquentant un ami compositeur, Charles de Sivry, dont c'est tout simplement la demi-sœur. Sa mère est ravie qu'il tente ainsi de se ranger à une bourgeoisie de bon aloi. En fait, il n'aspire qu'à une vie simple et tranquille auprès d'une femme douce et aimante, à un « vaste et tendre apaisement » tel qu'il l'écrit lui-même. Et c'est d'ailleurs en pensant à Mathilde qu'il compose et publie la même année le recueil de poèmes intitulé "La bonne chanson". Le recueil paraîtra le 12 juin 1870, un peu avant le mariage qui aura lieu le 11 août.

Mais le couple ne vivra qu'un bonheur très éphémère. Car en 1871, de mars à mai, l'instauration de la Commune et sa répression versaillaise apporte son lot de frayeurs et d'horreurs. Verlaine se range au côté des insurgés et s'engage dans la garde nationale. Mathilde l'approuve dans son courage mais craint néanmoins qu'il y perde la vie. Lui aussi comprend très vite qu'il y a plus de blessures à recevoir que d'espoir d'un lendemain meilleur dans ce combat désespéré. Il change donc d'affectation et décide de faire profil bas durant le restant de ces événements terriblement sanglants. Cela n'est pas suffisant. Le couple doit quitter précipitamment Paris pour échapper aux tueries de l'armée versaillaise et se réfugie à Fampoux, d'où est originaire la mère de Verlaine. Il ne reviendra dans la capitale qu'en août, logeant alors chez les parents de Mathilde.

Cependant, un autre ouragan pointe à l'horizon, inattendu, imprévisible, et qui s'annonce d'abord sous la forme apparemment anodine de quelques lettres. Celles d'un très jeune homme du nom d'Arthur Rimbaud. Celui-ci s'était « reconnu poète » un an plus tôt en se liant d'amitié avec Georges Izambard, son professeur de rhétorique. Habitant Charleville et voulant à tout prix fuir sa mère, qu'il surnommait « maman fléau », il était tout autant attiré par Paris, ville d'où rayonnait Le Parnasse, ce mouvement poétique qu'il admirait à l'époque. Ce n'est donc pas par hasard que Verlaine reçut en août 1871 des lettres et des poèmes de Rimbaud, parmi ceux-ci « Les effarés » et « Accroupissement ». Peu à peu, le thème des lettres devient plus précis. Le jeune poète veut absolument vivre dans la capitale, mais il n'y connaît personne. Verlaine l'encourage tout en déclinant d'abord poliment la demande. Finalement, pressé par d'autres lettres et admiratif de la poésie de Rimbaud, Verlaine finit par accéder à la requête du jeune poète en ces termes : « Venez chère grande âme, on vous appelle, on vous attend ! ».

Verlaine ne tarde pas à présenter Rimbaud à son cercle d'amis, celui-ci en profitant pour déclamer de larges extraits du « Bateau ivre ». Toutefois la cohabitation entre Mathilde et Rimbaud tourne vite à l'aigre. Car non seulement le jeune homme est très grossier mais il a de plus fait de Verlaine son « père-amant », situation intenable alors que Mathilde est sur le point d'accoucher. Verlaine ne voit alors d'autre solution que celle consistant à faire héberger Rimbaud par quelques uns de ses amis, et notamment chez Charles Cros, André Gill et Théodore de Banville.

Verlaine, tiraillé entre son amour pour Rimbaud et celui qu'il a toujours pour Mathilde, se réfugie toujours plus dans la boisson, ce qui le rend violent vis-à-vis de sa femme. En janvier 1872, Mathilde ne supportant plus l'ivrognerie et les coups de son mari, demande la séparation et part à Périgueux en emmenant son fils Georges né le 30 octobre 1871. Verlaine entreprend alors une vie commune avec Rimbaud jusqu'à la mi-mars, moment du départ du jeune poète pour Charleville. Verlaine en avertit Mathilde, qui lui fait promettre de ne plus jamais chercher à revoir Rimbaud. C'est la condition qu'elle pose pour son retour à Paris. Verlaine accepte et Mathilde revient. Cependant Rimbaud revient lui aussi en mai. Verlaine ne résiste que mollement à l'envie de le revoir. Finalement, Rimbaud parvient même à le convaincre de partir en voyage avec lui et en juillet 1872 tous les deux partent pour Bruxelles. Mathilde et la mère de Verlaine s'y rendent pour tenter de ramener Verlaine à la raison. Mais au moment de repasser la frontière, ce

dernier s'enfuit à nouveau pour rejoindre Rimbaud. Pour Mathilde, la coupe est pleine et elle renouvelle avec force sa demande de séparation de corps et de biens.

Le 7 septembre, Verlaine et Rimbaud embarquent à Ostende à destination de Londres et en octobre un tribunal confie à Mathilde la garde de son fils et l'autorise à demeurer au domicile de ses parents.

En décembre, Verlaine, resté seul à Londres, fait une grave dépression. On le maintient au lit en craignant le pire. Dès qu'elle le peut, en janvier 1873, sa mère vient le rejoindre. Rimbaud vient également à son chevet. A son contact, Verlaine se rétablit et tous les deux se mettent à fréquenter des communards exilés. Début avril, le couple rembarque pour Ostende. Verlaine demeure seul en Belgique, d'abord à Namur puis à Jéhonville. Fin mai, il repart avec Rimbaud à Londres et y donne des cours de français. Mais en juillet il doit de nouveau se rendre à Bruxelles pour y régler les détails de sa séparation d'avec Mathilde. De là, il envoie une lettre de rupture des plus définitives à Rimbaud dans laquelle il précise qu'il possède un revolver et qu'il se tirera une balle dans la tête s'il n'arrive pas à se réconcilier à Mathilde. Inquiet, Rimbaud se rend à son tour à Bruxelles pour y revoir Verlaine. Il s'ensuit, le 10 juillet 1873, une violente altercation pendant laquelle Verlaine tire deux coups de revolver en direction de Rimbaud, qui est blessé à un poignet. Verlaine regrette immédiatement son geste et va vers Rimbaud pour lui remettre l'arme et le supplier de le tuer pour se qu'il vient de faire. Mais le jeune homme comprend mal, s'affole, s'enfuit et va réclamer sa protection à un sergent de ville. Malgré le retrait de sa plainte par Rimbaud, Verlaine est arrêté et condamné à deux ans de prison. Moins d'ailleurs pour son geste que pour son homosexualité avérée, qui est alors toujours un crime passible de prison en Belgique. Verlaine effectuera sa peine d'abord à Bruxelles puis à Mons. Durant sa détention, Mathilde obtient enfin, en avril 1874, la séparation de corps et de biens qu'elle réclamait depuis 1871. Durant sa détention également, Verlaine se tourne vers un catholicisme, parfois poussé jusqu'au mysticisme et rédige un recueil de poèmes intitulé « Sagesse ». Il écrit aussi un autre recueil, baptisé « Cellulairement », qui ne sera jamais publié tel quel, mais dont de nombreux poèmes iront étayer des recueils constitués postérieurement.

Libéré le 16 janvier 1875, il revoit Rimbaud en février à Stuttgart. Puis il se rend à Londres, où il devient professeur à la Grammar School de Styckney.

Le 2 septembre, Verlaine envoie sa toute dernière lettre à Rimbaud.

En 1876, il en engagé comme professeur de français à Boston, aux Etats-Unis, puis de nouveau en Angleterre, à Bournemouth.

En 1877 Verlaine fait son retour définitif en France et s'installe comme professeur de français à Rethel. C'est là, à l'Institution Notre-Dame, qu'il va faire la connaissance, en 1878, d'un ancien élève, Lucien Létinois, qui deviendra vite son amant et sa deuxième grande passion amoureuse masculine.

En 1880, Verlaine fait acheter à sa mère une ferme à Juniville, près de Rethel, pour Lucien et ses parents. Car tous les deux veulent se faire paysans. Mais l'affaire se solde par un échec en 1882, l'un comme l'autre n'étant pas préparés à cette vie rude et exigeante. Verlaine comptait là-dessus pour se refaire une santé financière, d'autant que son poste de professeur à Rethel n'a pas été renouvelé. Finalement, sans le sou, il retourne vivre à Paris chez sa mère, rue de la Roquette, et tente alors de retrouver un poste dans l'administration de Paris. Mais il essuie un refus en raison de son passé d'ancien communard.

C'est donc un Verlaine complètement désargenté et particulièrement morose qui apprendra, le 7 avril 1883, le décès de Lucien Létinois, mort à 23 ans d'une fièvre typhoïde. Dès lors, ayant raté sa vie

maritale, ne pouvant pas voir grandir son unique enfant et n'ayant plus ni Rimbaud, ni Létinois à ses côtés, Verlaine va peu à peu se laisser glisser dans les eaux noires de l'alcool et de la mélancolie.

Pourtant, d'un point de vue littéraire, il commence à obtenir de plus en plus de reconnaissance auprès de ses pairs et d'un public averti. Et c'est un Verlaine très respecté qui fera paraître en 1884 une étude consacrée aux poètes maudits, se comptant dans leur rang sous le surnom à peine déguisé de « Pauvre Lélian », qui n'est rien d'autre que l'anagramme de son nom. Cette étude contribuera à faire connaître Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Marceline Desbordes-Valmore. Verlaine va aussi rencontrer un beau succès la même année avec son recueil de poèmes intitulé « Jadis et naguère ». On le cite désormais, dans la jeunesse et dans les salons, comme un maître et un précurseur. A tel point que dans « A rebours », J.-K. Huymans lui réserve une place prééminente dans le Panthéon littéraire de Des Esseintes.

Tout ceci ne sera pour lui qu'une brève période de bonheur. Car en février 1885, ayant replongé dans la boisson et complètement ivre, il tente à nouveau d'étrangler sa mère. Pire, le 24 mars, il la rouera de coups et sera condamné à un an de prison, peine qui sera cependant réduite à un mois. En mai, Mathilde, après avoir obtenu la séparation de corps et de biens, obtient le divorce. C'est un premier coup de semonce du malheur final à venir.

En juin 1885, il est immobilisé au lit par une hydarthrose du genou. Et c'est toujours cloué au lit par la maladie qu'il apprend la mort de sa mère, le 21 janvier 1886. Il ne pourra même pas assister à ses obsèques et, comble de l'accablement, il se verra déposséder de son héritage. Pour lui, c'est le début de la misère noire.

A partir de novembre 1886, il est régulièrement hospitalisé pour un ulcère aux jambes. Toutefois, ses amis ne l'abandonnent pas et ils ne tardent pas à le soutenir moralement et à l'aider financièrement. Mieux, chaque mercredi il reçoit ses admirateurs dans sa chambre d'hôpital du moment. Néanmoins, pour ne pas apparaître comme trop misérable auprès de son entourage, il se met à écrire tout ce qui pourra lui rapporter un peu d'argent, quitte à bâcler études, critiques et poèmes. Il n'hésite pas non plus à faire ses fonds de tiroirs et à publier comme nouveaux des recueils composés de vieux poèmes mal ficelés. Pourtant, cette production purement alimentaire suffit à peine. Et le ministère de l'Instruction Publique doit se résoudre à lui verser à son tour une aide financière, d'ailleurs très maigre, afin qu'il ne sombre pas dans l'indigence la plus totale.

Comme s'il fallait ajouter la tristesse à la misère, il apprend le 10 novembre 1891 le décès d'Arthur Rimbaud, mort à 37 ans et précédemment amputé d'une jambe à cause d'une tumeur.

Lorsque Verlaine est couronné « Prince des Poètes » en 1894 et qu'il peut enfin recevoir une pension à ce titre, il est déjà presque trop tard. Car il s'éteindra le 8 janvier 1896, à 52 ans, d'une congestion pulmonaire.

Le matin du 10 janvier, lors de ses obsèques qui se tenaient à l'église Saint-Étienne-du-Mont, une foule incroyable de personnalités se presse. Toutes veulent rendre un hommage au poète. On cite ses vers, on le loue, on veut lui édifier un monument. Ses vrais amis en retireront un sentiment d'amertume. Pourquoi aduler maintenant celui qu'on a laissé mourir dans la misère ? Finalement, nul monument ne sera construit et Verlaine aura tout juste droit à une petite tombe au fond du cimetière des Batignolles, une petite tombe vite oubliée. Ce n'est qu'en 1966 que sa tombe sera déplacée vers un endroit plus en vue du cimetière et qu'elle sera remplacée par un tombeau ayant enfin un semblant d'allure…

Poèmes choisis de Paul Verlaine :

Croquis parisien

La lune plaquait ses teintes de zinc
Par angles obtus.
Des bouts de fumée en forme de cinq
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

Le ciel était gris. La bise pleurait
Ainsi qu'un basson.
Au loin, un matou frileux et discret
Miaulait d'étrange et grêle façon.

Moi, j'allais, rêvant du divin Platon
Et de Phidias,
Et de Salamine et de Marathon,
Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

Marine

L'Océan sonore
Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Fend le ciel de bistre
D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame
En bonds convulsifs,
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

L'Heure du berger

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

Clair de lune

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

En sourdine

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,

Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient à tes pieds rider
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera,
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

Green

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Beams

Elle voulut aller sur les flots de la mer,
Et comme un vent bénin soufflait une embellie,
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse,
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor
Que le déroulement des vagues, ô délice !

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches.
Parfois de grands varechs filaient en longues branches,
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète
De ne nous croire pas pleinement rassurés,
Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés,
Elle reprit sa route et portait haut la tête.

Contact

Auteurs

* Ambre
ambre@ambredubois.com
http://www.ambredubois.com

* Bailleul L.Aurely
chez louve@hotmail.fr

* Denis Roditi
flaggranda@hotmail.com

* Rachel Gibert
rachelgibert@yahoo.fr (Auteur & Illustrateur pour ce numéro)

* Nihil Messtavic
Nihilum bellus@yahoo.fr
www.messtavic.wb.st

* Annie Poivesan
maminova1263@hotmail.fr

* Frederic Gerchambeau
fredericgerchambeau@wanadoo.fr

*Hypnas
laurent.tramaux@club-internet.fr

* Odéliane
Odéliane@tiscali.fr

* Agnes Marot
aelys.elfe@free.fr

* Muriel Roland
melow@gmail.com

* Eris
blodeweudd @free.fr
http:// meristique.over.blog.org

Illustrateurs

*Arianne de Blenniac
ariannedeblenniac@yahoo.fr

* Michael brack
blame999@hotmail.com

* Daniel Peron
perondaniel@aol.com
http://www.deron-peintures.com